

✓ 92 (Castellón) 19
(8.03) Le

V92 (Colón) : 9 (8.03)

L'UNIVERSEL ILLUSTRÉ

VOLUME VI.

SIXIÈME ANNÉE. — N° 12.

21 MARS 1891.

48



M. ARSÈNE HOUSSAYE

(D'après une photographie.)

R. 190.002



CHRONIQUE PARISIENNE



'EST d'Orient que nous vient la lumière, dit-on. Des histoires de brigands nous arrivent aussi de la même source, et, s'il faut en croire une correspondance de Russie, un fait extraordinaire se serait passé tout récemment en Crimée, entre Livadia et Sébastopol.

Dans une splendide propriété, située à une courte distance de la résidence d'été du tsar Alexandre III, habite la veuve du célèbre général major de Trigony. Il y a quelques jours, vers neuf heures du soir, l'intendant entendit hurler les chiens; croyant avoir affaire à un loup, il tira un coup de fusil en l'air. Un feu de peloton lui répondit et le pauvre diable fut blessé au bras et à la jambe.

La propriété était cernée par une bande de brigands qui ne tarda pas à l'envahir.

Le chef, accompagné de quelques hommes, demanda à voir la générale. Force fut de céder et de le recevoir. Cet individu portait un masque de velours noir et ses compagnons avaient le visage barbouillé de cendre et de suie.

Après s'être emparé de l'argent, des bijoux et de tout ce qui paraissait avoir une valeur, le chef déclara que sa troupe n'avait pas encore dîné et qu'il sollicitait l'honneur de souper avec Mme de Trigony. Celle-ci ne perdit pas son sang-froid et fit immédiatement servir un souper splendide qu'elle présida.

A titre de souvenir de cette fête si charmante, il fut convenu que chacun des... invités emporterait le couvert d'argent dont il se serait servi.

Jusqu'au dessert, tout se passa à peu près bien. Les brigands s'observaient et la générale, trouvant la circonstance peu propre à la stricte observation des lois de l'étiquette, ne songea pas à se formaliser des façons de ses hôtes. Avouons qu'une femme serait émue à moins.

Au dessert, cependant, le chef remarqua que la générale avait une alliance en or. Il la lui demanda. Mais, comme cette bague était depuis plus de vingt ans au même doigt, elle ne pouvait pas se retirer. Alors le brigand tira son poignard pour trancher le doigt. Mme de Trigony lui dit en riant de ne pas faire cela, parce que la bague avait une trop petite valeur pour un gentilhomme comme lui, et elle s'engagea, toujours en riant, à lui faire un cadeau plus important le jour où il serait envoyé en Sibérie.

Le brigand accepta le marché et se retira après avoir, ainsi que ses hommes, baisé galamment la main de la malheureuse femme.

Le tsar a ordonné l'arrestation immédiate de toute cette bande et nous savons ce que cela signifie. On est sur la piste des malfaiteurs et Mme de Trigony assure qu'elle tiendra le serment fait au Fra-Diavolo moderne.

Mme de Trigony est bien connue de la société parisienne au milieu de laquelle elle passe chaque année plusieurs mois.

Ne se croirait-on pas reporté de deux siècles en arrière, alors que le brigandage florissait en Italie?

*
* *

La mort du prince Napoléon a rendu à la maison Pompéienne un regain d'actualité.

En 1860, le 14 février, le prince donna dans cette maison une représentation théâtrale qui réunit le Tout-Paris d'alors. En prenant place au fauteuil qui lui était réservé, chaque invité reçut un programme imprimé en rouge sur bristol blanc, et qui était rédigé ainsi :

THÉÂTRE DE POMPÉI

Réouverture après une relâche de 1,800 ans pour cause de réparations

LA FEMME DE D.OMÈDE

Prologue en vers, par Théophile Gautier

Aria

Marie Favart

LE JOUEUR DE FLÛTE

(sans flûte)

Comédie en un acte, en vers, par Emile Augier

Ariobarzane (Calcidias)

Geffroy

Tsaumis

Samson

Bomilcar

Got

Laïs

Madeleine Brohan

Timsas, esclave de Laïs

Malvina Parent.

Napoleone III. Imp. Aug. — Cons. non designatis.
Censore invito.

Ce qui veut dire en français :

Sous le règne de Napoléon III, empereur auguste. Sans consuls désignés. Malgré la censure.

Ce programme avait été rédigé par Emile Augier qui se vengeait, bien innocemment d'ailleurs, des sévérités dont la censure avait toujours fait preuve à son égard.

*
* *

Et puisque le mot de censure est venu sous ma plume, je ne vois pas pourquoi il me serait interdit d'en parler un peu et de faire connaître aux lecteurs de l'*Universel Illustré* les opinions qui ont été émises sur son compte, à l'occasion de ses derniers exploits.

M. Edmond de Goncourt a été convoqué au Palais-Bourbon par la commission chargée d'examiner le projet de loi sur la censure, afin qu'il fit connaître son avis sur la question. — On sait que M. Edm. de Goncourt a eu à se plaindre des procédés de dame Anastasie à son égard. — L'auteur du *Journal* a préféré écrire au président de la commission, une lettre dont certains passages intéresseront les gens raisonnables.

« La censure, dit-il, est seulement une source « d'embarras pour le gouvernement. Je voudrais le « public seul juge des pièces, et on se trompe quand on « affirme qu'il se plaira aux immoralités. Pour moi, il « sera un censeur plus intelligent, fera mieux la différence de la pièce industrielle avec la pièce d'art, se « montrera moins paternel à la gaudriole..... »

Voilà ce me semble, une juste appréciation du goût et du sentiment moral français. Il est temps de faire justice des sottises que certaines gens ont répandues à plaisir; les Français, pas plus que les autres peuples, n'ont besoin d'être tenus en laisse et ils savent parfaitement choisir et admirer ce qui est beau, en laissant de côté les entreprises industrielles qui, sous prétexte de naturalisme et d'étude de la chose vue, ne cherchent qu'à exploiter le vice dans un intérêt facile à comprendre. On ne nous fera jamais croire que la majorité de la nation soit composée d'amateurs d'exhibitions de ce genre; qu'il y ait en France, un certain nombre de gens friands de gauloiseries, je l'admets, mais, de là à conclure que les pères de famille ont besoin que la censure leur dicte ce qu'ils ont à faire, j'en suis loin.

Parce que la liberté de la presse existe, les journaux ne sont pas tous anacréontiques et, s'il en existe quelques-uns, le public auquel ils s'adressent est excessivement restreint. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les théâtres? Le goût est assez sûr en France et la morale assez saine pour qu'on sache séparer l'ivraie du bon

grain. Donc la censure est une superfluité, car les gens qui veulent se repaître de lectures malsaines sauront toujours s'en procurer, soit en Hollande, soit en Belgique, soit même tout simplement à Paris.

* *

Le *Mage*, de Massenet et Richepin, a été un triomphe pour les deux auteurs, et, malgré l'exploit de M^e Lebrun huissier, qui, au nom de M. Marion Crawford, avait fait défense formelle de représenter la pièce, les portes se sont ouvertes devant une foule en toilette de gala. Ce M. M. Crawford se prétend toujours lésé dans ses droits et il voudrait, en accusant Richepin de plagiat, s'attribuer la paternité de l'œuvre et arriver ainsi à mettre le doigt dans l'assiette au beurre des droits d'auteur.

Les décors du *Mage* font revivre l'antique Bactriane quelque 2500 ans avant J.-C. MM. Rubé, Chapron et Jambon ont véritablement fait des miracles et l'œil du spectateur voltige de plaisir en plaisir.

Le livret est connu. C'est la rivalité de deux femmes et de Zoroastre; aussi, ne parlerai-je pas de cette légende aussi vieille que le monde. Il n'en est pas de même de la musique qui, elle, est signée Massenet, autant dire originalité, ampleur, mélodie, harmonie, en un mot : maestria. Massenet est l'homme du jour, du moment. Il compose ses opéras comme d'autres réfléchissent à leurs affaires, en déjeunant ou en se promenant. Il y pense, il enfante et tout se classe dans sa tête jusqu'à ce que, l'œuvre terminée, il se décide à la coucher sur le papier.

Le *Mage* est un événement artistique qui fait honneur à ses auteurs.

* *

Un centenaire inattendu, c'est celui que les habitués du Palais-Royal veulent célébrer, paraît-il : il s'agit du centenaire, un peu tardif, du canon du Palais-Royal.

Ce petit canon, qui a réglé — fort mal, du reste, — les montres de plusieurs générations, a été inauguré vers la fin de 1789, au milieu de l'emplacement de l'ancien Cirque qui avait existé précédemment dans le jardin.

L'ancien Cirque possédait, d'ailleurs, une horloge solaire bâtie sur le même système; un petit marteau était suspendu au-dessus d'un timbre au moyen d'un crin placé sous une lentille; quand le soleil dardait ses rayons, il brûlait le crin et le marteau s'abattait.

L'horloge portait une légende qui existe encore sous le canon actuel; elle porte : *Horas non numero nisi serenas.* (Je ne compte que les heures sereines.)

Chacun sait de quelle manière on fait partir le canon du Palais-Royal : une lentille est placée au-dessus du trou de lumière, de manière à concentrer les rayons du soleil au moment où cet astre passe dans le plan vertical de Paris, c'est-à-dire au moment où il est midi; la poudre s'allume et le coup part.

Le canon du Palais-Royal est confié aux soins d'un armurier qui l'entretient et le charge pendant la belle saison; cet armurier touche cent francs par an d'appointements.

* *

Un type bien connu des Parisiens défraye la chronique depuis quelques jours. C'est une femme de soixante-quatorze ans dont la poitrine, constellée de décorations, contient un cœur qui n'a jamais cessé de battre pour la France. La pauvre femme, brisée par l'âge et seule au monde, est maintenant dépourvue de tout.

C'est une Bretonne, Marie Jarrethout, née Biohain, veuve en premières noces de Pelicot. Elle est originaire de Ploërmel, dans le Morbihan.

Née le 30 juin 1817, elle avait donc cinquante-trois ans, en 1870, lorsqu'elle s'engagea, comme cantinière, dans le premier bataillon des Francs-Tireurs de Paris. C'est à cet âge, d'ordinaire, que, gagnées de lassitude, les femmes se reposent; c'est à cet âge qu'elle partit en campagne, elle, par les vingt-six degrés de froid qui faisaient

tomber les hommes comme des mouches, au fond des provinces et sous les murs de Paris.

J'anticipe, quant à la saison, car elle marcha dès le début de la guerre.

Ce qu'elle fit, les services qu'elle rendit, les exploits qu'elle accomplit, sont choses inimaginables, tenant autant de la légende que de l'histoire!

Elle fut le courrier le plus fidèle, le plus hardi, le plus astucieux, qu'employa jamais général français; traversant, aller et retour, les lignes prussiennes, sans que ses messages fussent interceptés, sans que son rôle fut même soupçonné. Et jamais major allemand, fumant sa pipe sur un seuil d'auberge, ne soupçonna que ce gros garçon qu'on lui amenait, si bonasse et si « innocent », était une colombe de siège portant sous son aile l'espoir des vaincus.

Elle ne fut pas que cela, elle fut aussi l'ambulancière la plus admirable, l'infirmière la plus dévouée. A Châteaudun, en dépit des années, son nom est encore dans toutes les bouches. C'est là qu'on la baptisa : *Mère des Volontaires*, comme au vieux temps du compagnonnage ouvrier. On m'y a conté, jadis quel fut son rôle, et comment elle le remplit : se battant le jour avec ses enfants; soignant le soir ceux qui avaient écopé pendant l'action; et filant, la nuit, sous les projectiles, en rase campagne, pour s'en aller ensevelir les morts, creuser des fosses dans la terre gelée que les obus labouraient autour d'elle — ne voulant pas que la bonne chair française servît à engraisser les corbeaux et les loups!

Quand les Allemands, parmi les ruines fumantes, les maisons ébouloées, les corps carbonisés ou noyés de sang, furent installés en maîtres à Châteaudun, la mère Jarrethout qui n'avait pu réussir à se faire tuer pendant l'agonie de la défense, résolut de s'évader.

Ce n'était guère commode : sa pauvre charrette, son vieux cheval étant confisqués par ces gueux d'Alboches. Nuitamment, elle se faufila par les rues, longeant les murs, s'effaçant quand retentissait le « Wer-da? » des sentinelles, risquant sa peau une fois de plus.

Elle gagna la campagne, essuya quelques coups de feu, pour n'en point perdre l'habitude, traversa, sans anicroche, l'armée ennemie, et s'en fut bravement à pied, de par les provinces envahies, à la recherche de son bataillon.

Elle le retrouva sous la Loire, prit part aux combats de Coulmiers, de Varize, d'Orgères, de Guillonville, de Patay, de Sainte-Pérvy-la-Colombe, de Chambord, de Tours, du Mans et d'Alençon!

Le 16 mars 1871, les corps francs bretons furent licenciés, et la brave créature eut ce bonheur de n'être point mêlée à la guerre civile. Le 13 juillet 1880, elle fut décorée du ruban rouge, pour « dévouement et courage exceptionnels. »

Elle a six ou sept sauvetages à son actif.

Et c'est cette femme-là qui, à soixante-quatorze ans, s'en va de détresse en quelque coin obscur!

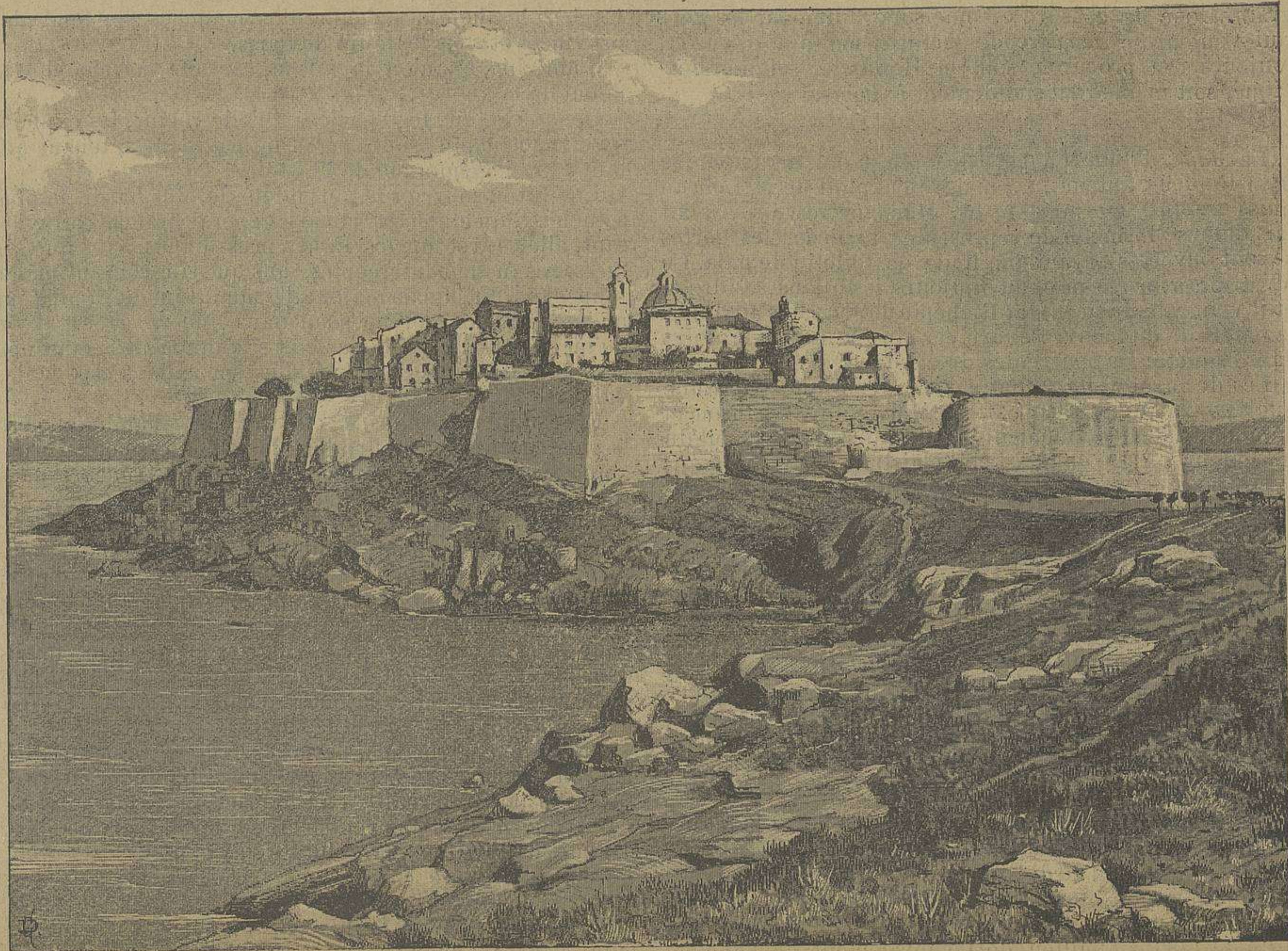
* *

Voici enfin, pour finir un fin morceau de littérature symboliste; c'est le chef même de l'école, M. Jean Moreas, l'auteur fêté du *Pèlerin passionné*, qui parle :

« Sous le poids de ciels aplanes aux véhémentes clartés de lampadaires, monstrueuses et bigles les maisons bordent la rue. Au trot clopé de hongres et de cavales pies, les roues des véhicules se tarrablent; ça, les piboles sonnent, les sauts enlumés des bouffons, là les bouches équivoques de glabres marmonneux clament la vertu des babioles. En longue talare, cols tors, mentons pélus de deux coudées ou squirreux ou pouacres, les gentlemen. »

Il paraît que c'est une description du boulevard des Italiens... Le besoin d'un dictionnaire symboliste se fait décidément sentir.

P. B.



VUE GÉNÉRALE DE CALVI.

LA PATRIE DE CHRISTOPHE COLOMB

PAR

M. G. LE NOTRE

— « *Cecina! cinq minute; Cecina!* »

La voix du conducteur résonnait ainsi tout le long du train, monotone et pourtant stridente. Personne d'ailleurs ne bougeait; la gare semblait absolument déserte : on n'entendait que le tremblement régulier et interminable de la sonnerie télégraphique : un soleil de plomb tombait sur le sable du quai, chauffant les wagons aux stores baissés qu'aucun souffle n'agitait.

L'arrêt du train nous avait réveillés tous les deux : mon compagnon de voyage et moi dormions depuis Gênes où nous avions pris à minuit possession du compartiment; deux autres voyageurs l'occupaient avec nous : l'un d'eux, à en juger par son *complet* de laine jaunâtre et je ne sais quel sans-*façon* guindé, était évidemment Anglais. L'autre avait, dès le petit jour, étalé sur la banquette son *Guide Joanne* et l'horaire des chemins de fer italiens; sa valise, ouverte à côté de lui, contenait un album de croquis et plusieurs volumes français : c'était, à n'en pas douter, un compatriote.

— « *Cecina?* » fit mon ami; « où sommes-nous? quelle heure est-il? quand serons-nous arrivés? »

J'allais répondre par ce haussement d'épaules qui, dans tous les pays, veut dire *je ne sais pas*, lorsque notre compagnon inconnu, prenant la parole, intervint complaisamment.

— « Monsieur, il est six heures vingt-cinq, » dit-il; *Cecina* est une petite localité toute moderne, et c'est ici

qu'aboutit la ligne de Volterra; nous serons à Rome dans six heures. »

— « C'est long, » grommela mon ami.

— « Et chaud, » ajoutai-je en m'épongeant.

— « Mais que c'est beau! » reprit notre enthousiaste interlocuteur; « nous traversons les *Maremmes*; un monde à part, inculte et infesté en été par la *mal'aria*. Au mois de mai, toute la population s'enfuit dans les montagnes de la Toscane : nous sommes au commencement d'octobre, eh bien, il y a cinq mois que toutes ces villes, tous ces villages que nous traversons sont absolument déserts.

— Joli pays!

— Oui, admirable, malgré la *mal'aria*; admirable et trop peu visité : tenez, la voie se rapproche de la mer; peut-on rêver un plus splendide tableau?

En effet, le train, pendant notre conversation, s'était remis en route, et, à toute vapeur, traversait une forêt de pins; à travers les troncs énormes, absolument droits, on apercevait une nappe d'azur : tout à coup la forêt cessa et le regard découvrit l'étendue de la mer Tyrrénienne, parsemée d'îles. Rien n'est contagieux comme l'enthousiasme : nous ne pûmes retenir un cri d'admiration.

— « Voilà Gorgona, » continuait notre savant compagnon en nous désignant les îles qui, comme des taches bleuâtres, semblaient surgir de cette immensité; « voilà Capraja; là-bas l'île d'Elbe, et derrière elle, Pianosa,

Monte-Cristo, Giglio. Et que de souvenirs évoquent tous ces noms! Cette ligne sombre qui ferme l'horizon, c'est la Corse, cette petite île si grande dans l'histoire, et d'où sont sortis les deux hommes qui ont le plus remué le monde.

— Na poléon.

— Et...? ajoutai-je en hésitant.

— « Et Christophe Colomb » reprit notre [interlocuteur du ton le plus naturel.

L'Anglais poussa une sorte de grognement et se mit à regarder par la portière opposée.

— « Voyons, voyons, entendons-nous, » fit mon ami, « j'ai toujours cru que Christophe Colomb était né à Gênes. Nous avons même vu hier, sur la place Aquaverde, la statue que la ville de Gênes lui a élevée comme au plus illustre de ses enfants: un cicerone a même poussé la complaisance jusqu'à nous montrer sa maison natale... à Gênes, oui, à Gênes: je ne l'ai pas rêvé, peut-être? »

— Non pas. Même ce cicerone aurait pu pousser la complaisance jusqu'à vous montrer, à Gênes même, les deux maisons qui passent pour avoir abrité les premiers jours de Christophe Colomb. Les académiciens génois en ont découvert une en 1812 dans la ruelle de Molcento et, en 1885, M. Staglieno en a trouvé une autre — non moins authentique — dans le *Caroggio Dritto*. Ces deux immeubles semblent bien, en effet, avoir appartenu à un Domenico Colombo; la chose est prouvée, ou à peu près; mais était-il le père de Christophe? rien n'est plus douteux; il y avait des Colombo à Gênes, à Savone, à Bordighiera, à Albano, à Sampierdarena, à Sestri, à Rivarolo, à Leicha, à San-Remo... partout; jamais nom ne fut plus répandu.

Il y avait donc bien évidemment dans les Etats de Gênes d'autres Colombo que le père de Christophe Colomb, et toutes les maisons historiques qu'on peut montrer aux touristes ne valent pas un acte authentique. D'ailleurs Savone et plusieurs localités de la Ligurie se sont mises sur les rangs pour réclamer Christophe Colomb; comme Gênes, elles ne présentent que des affirmations

vagues ou des documents qui ne peuvent servir de base même à des probabilités.

— Et, selon vous, Christophe Colomb serait né en Corse?

— Oui, à Calvi; et si vous voulez bien me prêter quelques minutes d'attention, j'ai là de quoi vous convaincre à votre tour.

— Volontiers; mais dites-moi, je vous prie, comment il a pu passer pour Génois s'il était Calvais?

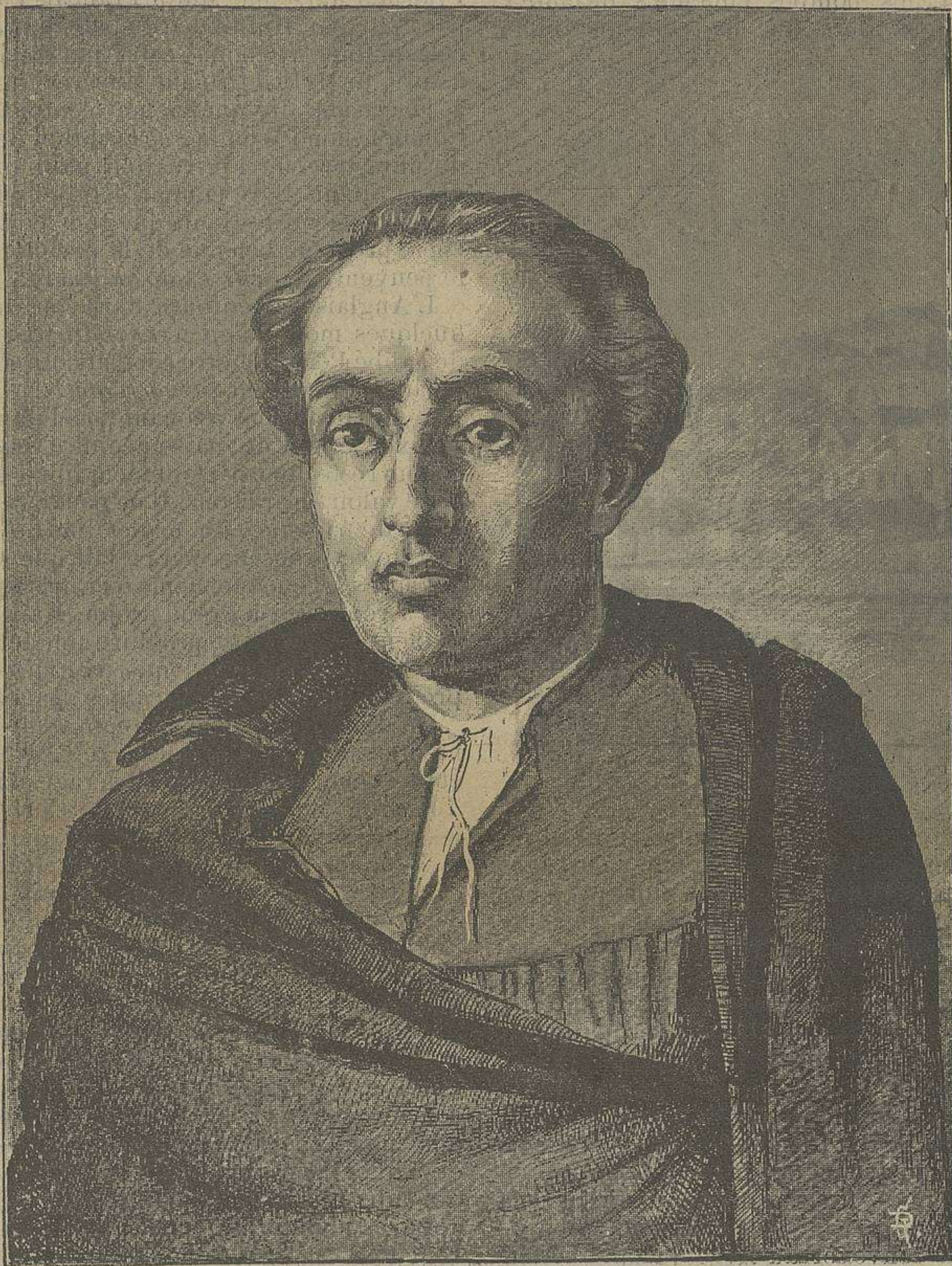
— Remarquez d'abord que sa vie tourmentée et cosmopolite rendait presque impossible la constatation exacte de son lieu de naissance, tandis que, d'un autre côté, le droit de cité des Calvais à Gênes permettait très facilement de prendre pour Génois ceux qui n'étaient que des Calvais. Ensuite, la jalousie de Gênes a pu, au besoin, non seulement favoriser mais imposer même cette erreur au public.

— Mais pourquoi n'a-t-il jamais fait connaître lui-même son pays d'origine?

— Je pourrais vous répondre à cela que la tradition représente Christophe Colomb comme un homme que le respect ne permettait pas facilement d'interroger, et, pour sa part, il ne parlait qu'autant qu'il pouvait être obligé de le faire. Mais il y avait une raison plus grave à ce silence. Depuis soixante ans Calvi était en guerre

contre le roi d'Aragon. C'est contre cet ennemi héréditaire que luttait depuis près d'un siècle la marine calvaie, et Christophe Colomb lui-même avait fait contre l'Espagne ses premières armes. Or, nous savons que, forcé par les circonstances, Christophe a sollicité à la cour d'Espagne pour que justice lui soit rendue par Ferdinand; nous savons que ses enfants ont sollicité à leur tour, et qu'à un moment donné force leur a été de recourir aux tribunaux pour obliger le roi à observer les clauses du traité fait avec leur père. On comprend donc facilement que, prendre le titre, le nom de Calvais, à la cour du roi d'Aragon, eût été, pour les membres de la famille Colomb, une véritable imprudence.

— Vous avez réponse à tout; mais si Christophe Colomb avait lui-même intérêt à se taire, pourquoi les historiens



PORTRAIT DE CHRISTOPHE COLOMB.

(D'après un tableau se trouvant à la bibliothèque royale de Madrid.)

Corses n'ont-ils pas revendiqué cet homme illustre?

— Cela pourrait paraître étrange en effet, si l'on ne considérait la situation toute particulière de Calvi dans l'histoire de l'île. Calvi était en Corse la première et la principale des colonies de Gênes. Tyrannisés par le gouvernement génois, les Corses confondaient dans leur cœur la haine pour Calvi à celle qu'ils portaient à la métropole. Ce sentiment était si vif qu'il subsistait encore à la fin du siècle dernier, et les Corses ne voyaient pas sans plaisir, en 1794, les bombes ennemies incendier Calvi; vous comprenez alors que les contemporains,



UN COIN DE CALVI.

Petro Cirneo, Filippini et Limperani, les seuls historiens qui auraient pu nous parler de Christophe Colomb, n'ont point tenu à revendiquer pour une ville qu'ils n'aimaient point l'honneur d'avoir donné le jour à un tel homme. Question de rivalité de clocher, plus importante en Corse que partout ailleurs. Et puis, au xv^e siècle comme aujourd'hui, les Calvais s'expatriaient très jeunes, passaient quarante ou cinquante ans en mer, et étaient absolument perdus de vue par leurs compatriotes : c'est ce qui a pu très bien arriver pour Christophe Colomb.

— Fort bien; vous avouerez pourtant qu'en admettant que Christophe Colomb ne soit pas né à Gênes, — et je suis d'accord avec vous qu'aucun document ne milite en faveur de cette assertion, — vous ne m'avez donné jusqu'à présent aucune preuve de sa naissance en Corse.

— Je pourrais vous renvoyer au livre qu'a publié sur cette intéressante question M. l'abbé J. Peretti, livre très documenté et très complet qu'il faut lire si l'on veut connaître à fond les solutions et les données du problème. Je l'ai là, dans ma valise, ce livre, et, puisque la chose paraît vous intéresser, et que vous me faites subir — à mon grand plaisir, du reste, un véritable interrogatoire, je vous demanderai la permission de vous achever cette petite conférence, documents en main. « *Que faire en un wagon à moins que l'on ne cause?* » et quelle meilleure causerie qu'une discussion sur un point d'histoire ou d'art?

Nous nous inclinâmes en signe d'assentiment; notre compagnon de voyage ouvrit son livre, en feuilleta la table et allait continuer, quand l'Anglais, qui, jusque-là, n'avait paru prêter qu'une attention médiocre à notre conversation prit la parole :

— Discussion sans intérêt, dit-il; à qui peut-il être utile aujourd'hui de savoir le lieu de naissance d'un homme mort depuis si longtemps? Qu'il soit de Gênes ou de Calvi, qu'importe?

— Cela importe à la vérité, monsieur; et malheureuse-

ment dans l'histoire des découvertes humaines, cette pauvre vérité est si souvent malmenée, que chaque fois qu'on peut prendre sa défense, on fait œuvre méritoire. C'est en laissant s'accréditer des erreurs semblables qu'on fait honneur à l'Anglais Jenner de l'invention de la vaccine, trouvée en réalité par le Français Rabaut Pommier, dès 1784; à l'Anglais Simpson de la découverte de l'éthérisation, pratiquée bien avant lui par le Français Soubeiran; à Newton, de l'invention du télescope qu'on doit en réalité au Français Marsenne; que le Français Papin s'est vu prendre par Jonathan Hull l'idée du bateau à vapeur... et c'est pour cela qu'un livre comme celui que voici, et qui est, je vous assure, un livre de savant sincère et consciencieux, publié à l'occasion du quatrième centenaire de Christophe Colomb, honoré de la souscription des quatre directions du ministère de l'instruction publique; c'est pour cela, dis-je, qu'un livre comme celui-ci vient toujours à son heure et mérite toujours que tous ceux à qui la vérité est chère prennent la peine de le lire et de le discuter... s'ils le peuvent. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

L'Anglais se renfonça dans son coin en grognant quelques mots qu'on n'entendit pas, et, ouvrant le livre de l'abbé Peretti, notre compatriote continua ce qu'il appelait plaisamment *sa conférence*.

— Les historiens avouant *tous* l'impossibilité où ils sont de fixer le lieu de naissance de Christophe Colomb, le champ reste donc parfaitement libre, et Calvi est admis à faire valoir ses raisons. Il ne peut à la vérité nous montrer l'acte de naissance du *grand amiral de l'Océan*, mais il justifie cette absence par ce fait que ses archives ont été détruites à l'époque même où Christophe Colomb travaillait à réaliser son grand projet. Mais, à défaut d'un acte authentique, il peut produire une telle quantité d'indiscutables présomptions que ce faisceau équivaut aux preuves les plus convaincantes : jugez-en.

Où donc Christophe Colomb alla-t-il recruter sinon ses navires au moins son équipage? A Calvi, dont la marine était exempte de droit d'ancrage dans tout le royaume d'Aragon. Les compagnons de Christophe Colomb dont les noms sont venus jusqu'à nous ne sont pas nombreux, et ces noms pour la plupart sont ceux de vieilles familles calvais : Torres, Antonio Colombo, Balestrier, Agnez. Tous ces Corses étaient en Amérique en même temps que Colomb, et il reste parfaitement acquis qu'il y avait en 95 à Saint-Domingue une meute de *chiens corses* que Colomb lança contre les Indiens.

Ce sont encore des Corses que nous trouvons, dès le xvi^e siècle, gouverneurs des deux provinces de Porto-Bello et de Panama, provinces qui faisaient partie des contrées soumises à son gouvernement et à celui de ses descendants; et *ces Corses étaient tous Calvais*. Comment expliquer la présence de ces Calvais autour de Christophe Colomb? Lui, Génois, aurait été choisir parmi des étrangers ses plus fermes appuis, ses plus intimes confidents? La chose est invraisemblable.

En outre, on sait que pour procéder avec ordre dans les noms qu'il donnait aux différentes îles, à mesure qu'il les découvrait, Colomb appela la première *Saint-Sauveur*, la seconde la *Conception*. Les deux premiers ports qu'il nomma furent appelés *Sainte-Catherine* et *Saint-Nicolas* et il baptisa d'*île Saint-Jean-Baptiste* une île que les indigènes nommaient *Borichen*. Or, en entrant dans le vieil oratoire de Saint-Antoine, situé dans la citadelle de Calvi, la première chose qui frappe le regard est une ancienne statue représentant le *Saint-Sauveur* du monde; la *Conception* a un autel à l'église Saint-Jean-Baptiste de Calvi, et dans le même temple se voient encore une *Sainte-Catherine* et un *Saint-Nicolas* d'une haute antiquité. *Saint-Jean-Baptiste* enfin est le patron même de la ville de Calvi, et il demeure bien évident que Colomb, pour nommer les terres qu'il découvrait, s'inspirait, dans sa reconnaissance pour Dieu qui l'avait conduit, des souvenirs religieux de sa ville natale.

Mais, ce sont là des arguments bien mystiques peut-être pour notre sceptique époque, trop éprise, peut-être, du côté pratique et matériel des choses. Il fallait donc

pousser plus loin les présomptions, et M. l'abbé Peretti s'est acquitté de sa tâche en reconstituant si précisément les ascendants de Christophe Colomb à Calvi, que cette partie de son travail équivaut à un acte de naissance en bonne et due forme.

Les historiens sont tous d'accord sur ces points que le grand navigateur descendait d'une famille de marins armateurs, qualifiés de *capitaines de grand renom, au service de quelques princes, et courant la mer en qualité de corsaires*. Or, cette famille elle a existé, et elle était si bien de Calvi que, suivant l'usage corse, elle en portait le nom. En 1420, un Christophoro Calvi ravitailla et délivra Bonifacio, en 1435 Jacopo Calvo combat pour Gaëte, en 1442 Antonio Calvo va au secours du roi René à Naples, en 1477 Giovan-Battista Calvo est chargé par Gênes de faire la chasse aux Catalans, en 1481 Bartolomeo Corso part en guerre contre les Turcs... oui, je vois la difficulté que vous allez soulever; tous ces pirates dont les actes concordent si bien avec ce que l'on sait des ancêtres de Christophe Colomb, s'appellent *Calvo* et non *Colombo*. Mais c'est une nouvelle preuve qui vient s'ajouter à toutes les autres: si ces pirates ne portent à Gênes que leur nom *d'origine* et non leur véritable nom patronymique, c'est que la toute-puissante république ne supportait pas que les familles corses portassent à son service leur véritable nom; elle n'admettait à son service que des individus, non des familles, dont l'influence aurait pu contrebalancer celle des patriciens. Aucun Corse, à Gênes, n'est jamais désigné par les historiens autrement que par son nom d'origine. L'inconvénient cessa dès que la famille des Calvi entra au service d'Espagne; elle reprit alors son nom véritable, son nom illustre et déjà ancien de Colombo. Calvi possède, d'ailleurs, une rue qui porte le nom de Colombo, et, de tout temps la tradition a fait d'une des maisons de cette rue, — maison en ruines, à l'heure présente — le lieu de naissance de Christophe Colomb.

Notez que je ne fais qu'esquisser là les données du problème; lisez le livre de M. l'abbé Peretti; la question y est exposée complètement, simplement, et avec une conscience historique bien rare. Et vous le voyez, l'étude en vaut la peine, puisque la solution n'est rien autre chose que de rendre à sa véritable nation, à la France, celui qui a découvert le Nouveau-Monde.

— Pardon encore, Monsieur, interrompit l'Anglais, qui semblait vexé: ceci me paraît pour le coup une erreur: Christophe Colomb, né vers 1442, à Calvi, puisque vous paraissez y tenir, n'en serait pas moins Génois; à cette époque, si je ne me trompe, la Corse appartenait à Gênes.

— Français! Monsieur, et bien Français! Christophe Colomb, né en Corse vers 1442, en effet, était bien et réellement français; écoutez plutôt: « L'an 1458 au mois de février, raconte Giustiniani, le Doge et le Conseil délibérèrent de donner leur ville au roi de France Charles VII, et le 11 mai, prêtèrent serment de fidélité audit roi. Le duc d'Anjou prit ensuite possession de la

ville à titre de souverain au nom du roi de France; on lui livra la forteresse de Castelletto et toutes celles qui se trouvaient sur le territoire de Gênes. Calvi suivit le mouvement général et travailla en 1459 *pour la gloire et la grandeur du Sérénissime Seigneur le Roi de France* », et c'est ainsi que Christophe Colomb, en prenant la mer en cette année-là même, à l'âge de 14 ans, était Français à titre de Calvais, comme les Corses le sont aujourd'hui. Le vaisseau sur lequel il débuta sous les ordres de son oncle s'en allait en guerre au service de la France, et c'est ainsi la France qu'il a servie en premier lieu. C'est même sans doute à cette époque que la famille des Calvi put paraître avec son nom de Colomb.



ENDROIT OÙ S'ÉLEVAIT LA MAISON DE CHRISTOPHE COLOMB A CALVI

Deux fois donc plutôt qu'une, Christophe Colomb est Français: une fois, à titre de Corse et de Calvais, et une fois parce qu'ayant débuté sous le gouvernement de la France et au service de la France, après l'avoir servie de longues années, c'est encore quand la France était maîtresse de Gênes qu'il a découvert le Nouveau-Monde.

Deux fois donc la France applaudira au centenaire de Christophe Colomb, qui sera célébré à Calvi en 1892... »

Notre compagnon de voyage en était là de sa conférence, lorsque le train s'arrêta à la station de Montalto. L'Anglais saisit ses bagages, ouvrit la portière, sauta sur le quai, et changea de compartiment.

G. LENOTRE.

ÉTABLISSEMENT DES FIACRES

Il y avait dix-neuf ans que des voitures publiques, qu'on pouvait louer à la course ou à l'heure existaient à Londres quand un entrepreneur eut l'idée de s'établir à Paris; la première voiture de ce genre fut mise en circulation à Paris le 7 février 1662. L'ordonnance de police qui règle le prix le fixe à vingt sous pour la course et à vingt-cinq pour l'heure.

Le premier entrepreneur se nommait Sauvage.

Sauvage demeurait rue de l'Hôtel-Saint-Fiacre, d'où le nom de fiacre qui fut donné aux nouveaux véhicules et qu'ils ont conservé en dépit des changements et des révolutions.

Les fiacres vinrent faire concurrence aux carrosses à cinq sols de Pascal qui étaient l'équivalent de nos om-

nibus; à leur tour les fiacres ne tardèrent pas à voir la concurrence venir leur disputer la clientèle des voyageurs; ce fut le tour des vinaigrettes, espèce de chaise à porteur montée sur deux roues et à laquelle s'attelait un homme au lieu d'un cheval.

Plus tard on eut les cabriolets, puis sont venus les cabs et les voitures à réclame, mais rien n'a pu détrôner l'antique fiacre, dont la forme ne s'est pas sensiblement modifiée, pas plus que l'arrogance et les prétentions des cochers. Dès le début de l'établissement, le lieutenant de police prenait des mesures contre cette insolence qui a résisté à tout, aux ordonnances de la police et aux révolutions.

JEAN-BERNARD.

ALIÉNOR

ÉPISODE DU RÈGNE DE LOUIS LE GROS

(Suite.)

II

— Tu n'as pas besoin de t'excuser, ma bonne Simonne, dit Aliénor; je le sais; et je sais aussi que les paysans essayent de résister aux soldats de mon père. — Ainsi, c'est donc en combattant pour défendre les moines que vous avez été blessé, Lancelin?

— Oui, madame, dit le paysan qui s'animait en songeant à la bataille. Il s'était relevé un peu sur son lit, et sa figure mâle et énergique ressortait davantage à côté des linges ensanglantés qui l'entouraient.

Nous étions dix du Puiset (je peux bien vous le dire à vous, vous êtes bonne, et vous cherchez à soulager nos misères). Sur ces dix, c'est moi qui étais comme qui dirait le chef et c'était le père Anselme qui nous dirigeait.

Quand les soldats sont arrivés, nous n'en savions rien, je me disposais à revenir ici. Tout à coup j'entends la voix de Guillaume le Bourru.

— Enfoncez la porte, mes braves! criait-il, il y a là-dedans de quoi faire ripaille.

En effet, en quelques coups de hache la porte vole en éclats. Le père Anselme et moi avec mes dix hommes nous nous tenions derrière; nous avons essayé d'empêcher le flot d'entrer, mais dix contre cinquante, nous n'étions pas assez forts.

— Et le comte de Chartres n'était donc pas venu défendre le monastère? demanda Aliénor.

A voir son visage on aurait dit qu'elle attachait un grand intérêt à connaître la réponse.

— Non, madame; sans doute il ne le savait pas. La bande se précipita malgré nous, et Gibaud le Tortu qui entra le premier nous cria: « Attendez, attendez, canailles; vous allez voir ce qu'on gagne à défendre des tondus. »

Le père Anselme était armé d'une massue parce qu'il lui est défendu de faire couler le sang, il lui en assène un coup sur la tête. Le Tortu est renversé.

Moi, pendant ce temps, je lève ma hache et je fends la tête du second. Mais, Guillaume le Bourru qui arrive me donne un coup d'épée dans l'épaule; deux des nôtres tombent et le monastère est envahi.

Baudouinet, pendant ce récit, dévorait son père des yeux, on eût dit qu'il assistait à toutes les péripéties de la lutte.

Lancelin en était là, quand une ombre s'arrêta devant la porte ouverte et quelqu'un entra dans la chambre.

C'était le père Anselme qui venait savoir des nouvelles du blessé. Le père Anselme était un grand et robuste moine, au visage maigre et ascétique. Une barbe grisonnante tombait sur sa poitrine, et son capuchon rejeté en arrière laissait à découvert un grand front chauve. Sa robe grossière, attachée à la ceinture par une corde, tombait jusque sur ses pieds nus.

A la vue de la jeune châtelaine, il fit un grand salut et voulut se retirer: Aliénor le prévint en disant:

— Eh bien! Lancelin, soignez-vous bien, je reviendrai vous voir. Et elle se disposa à partir.

Simonne et Lancelin se confondirent en remerciements.

— Ah! madame, dit Lancelin, je n'ai rien et je ne suis rien, mais quand il faudra donner tout mon sang pour vous, parlez, je serai là.

Aliénor sortit de la maisonnette et prit, gracieuse et légère, le chemin du château.

Quelques instants après, Baudouinet sortit à son tour sans rien dire.

— Eh bien! demanda le moine, madame Aliénor a donc su que tu étais blessé, qu'elle est venue te voir?

— Elle est venue par hasard, dit Simonne, et elle l'a vu dans son lit. Aussitôt, elle a voulu panser sa blessure et elle nous a laissé de l'argent, pour avoir du vin et de la viande. Ah! comment une dame si bonne peut-elle être la fille d'un tel père?...

— Oui, dit Anselme, elle fait autant de bien dans tout le pays que son père fait de mal. Peut-être que sans elle, le château du Puiset ne serait plus qu'un tas de cendres.

— Pour moi, dit le blessé d'une voix sombre, j'avais fait un serment que je ne tiendrai pas à cause d'elle.

— Quel serment?

— J'avais juré de tuer Hugues à la première rencontre.

— Savez-vous ce qu'il a fait, hier matin, au petit jour? demanda le moine.

— Non; qu'a-t-il fait?

— Il a rencontré Roscelin qui allait labourer avec ses bœufs.

Il a crié: « Halte! arrête-toi! »

Et comme Roscelin ne s'arrêtait pas assez vite:

« Donnez dix coups de plat d'épée à ce manant pour lui apprendre à obéir. Et maintenant, j'ai besoin de tes bœufs, je les emmène. »

Et se retournant sur sa selle pendant que les soudards emmenaient les bœufs:

« Tu as une petite femme bien gentille, a-t-il ajouté, dis-lui qu'elle vienne les réclamer ce soir; je lui en rendrai un, peut-être. »

— Le misérable! gronda Lancelin.

— Tais-toi, tais-toi! dit Simonne, si tu t'animes trop, ta blessure va se rouvrir. »

— Mais, ajouta Anselme, tout cela n'aura qu'un temps. Messire Thibaut de Chartres se met maintenant à la tête de ses troupes; de toutes parts, dans le pays chartrain, le peuple se lève; à Janville, à Orgères, à Voves, on organise des milices.

Vienne le jour où on l'attaquera, et vous verrez les paroisses se lever comme un seul homme.

— Ce jour-là, je veux en être, dit Lancelin; attendez au moins que ma blessure soit guérie.

— Oh! tu en seras, sois tranquille, tout n'est pas encore prêt.

III

OU L'ON VOIT PASSER DEUX MALANDRINS ET UN CHEVALIER

Pendant cette conversation, Aliénor se dirigeait vers le château du Puiset, dont on apercevait le sommet des tours, derrière un petit bois qu'il fallait traverser.

Elle paraissait absorbée dans ses pensées. A quoi songait-elle?

Elle était triste. Ce qu'elle venait de voir et d'entendre la faisait penser à cette moisson de haine que son père semait autour de lui, et qu'il finirait par récolter un jour.

Et elle, que sa vie était triste et froide!

Renfermée entre les murs de ce donjon, n'ayant pour compagnes que deux ou trois suivantes, elle n'osait même pas sortir de ses appartements quand elle entendait les soldats de son père chanter et crier au milieu d'une orgie.

Son père! il en avait bien le nom en effet, mais c'était tout. Jamais il ne s'occupait d'elle.

Tout entier à ses rapines, à ses violences, à ses bri-

gandages, il ne paraissait pas soupçonner qu'il eût une fille.

Et pourtant elle aurait eu tant besoin d'affection, d'amour ! Pauvre plante qui s'étiolait dans ce froid donjon et à qui il aurait fallu, pour s'épanouir, les chaudes effluves d'un amour maternel.

Sa mère ! elle ne l'avait jamais connue.

Sa seule consolation, son seul délassément était d'aller porter des secours aux pauvres gens du village, et du moins elle faisait quelques aumônes avec le fruit des rapines et des vols.

Parmi les soldats de son père, il en était un qui avait toujours montré pour elle le plus grand respect, qui était plein de prévenances, c'était le géant Aubry Taillefer, qui lui obéissait comme un chien fidèle. Aussi les autres routiers se moquaient de lui.

— Va donc, lui disaient-ils, va donc faire ta cour à la châtelaine !

Une fois (c'était l'année dernière), elle avait eu une grande joie. Son père lui avait permis d'aller à Chartres avec une de ses suivantes, sous la conduite de Taillefer, pour assister à une passe d'armes.

Comme elle avait admiré les belles dames qui entouraient la comtesse Hermengarde, la reine du tournoi ! Comme elle avait admiré les beaux cavaliers couverts de fer, et leurs joutes habiles !

Le vainqueur, elle l'avait vu aussi, c'était Thibaut, le jeune comte ; il avait démonté tous ses adversaires. Un entre autres, monté sur un grand cheval, et qui lui paraissait, à elle, d'une taille fantastique.

Thibaut avait déjà jouté contre un grand nombre ; elle tremblait qu'il ne fût fatigué et qu'il ne pût vaincre celui-là.

Elle ne le connaissait pas encore, mais à chaque victoire, elle avait entendu son nom acclamé par la foule.

Au moment où, la lance en arrêt, les deux adversaires s'étaient élancés l'un contre l'autre, elle avait fermé les yeux. Un grand cri poussé par le peuple les lui fit rouvrir. Elle vit le grand cavalier étendu par terre désarçonné, et le comte de Chartres, debout sur ses étriers, la lance brisée, mais vainqueur.

Il ôta son casque pour venir recevoir la couronne des mains de sa mère, ivre de joie.

Comme il était beau !

Il sembla à Aliénor qu'elle était jalouse de celle qui lui mettait une couronne et qui l'embrassait.

C'était pourtant sa mère à lui ; elle en avait bien le droit. Et comme on voyait qu'elle en était fière !

Aliénor était revenue de cette passe d'armes la tête remplie de tous ces exploits, et depuis, il ne se passait pas de jour sans que l'image du jeune comte, si beau, si noble, si fier, ne revînt à son esprit.

Dans sa candeur naïve, elle ne soupçonnait point quel sentiment elle éprouvait pour lui, et on l'eût bien étonnée si on lui eût dit que c'était là de l'amour.

Elle ne l'avait point vu depuis, et elle déplorait cette guerre cruelle qui faisait de son père et du jeune comte de Chartres deux ennemis.

La jeune fille pensait à tout cela encore en cheminant, et elle était arrivée au petit bois qu'il fallait traverser.

Elle vit venir alors devant elle deux routiers, armés de pied en cap.

L'un, gros, court, la tête dans ses épaules carrées tellement qu'on aurait dit que son heaume ne faisait qu'un avec sa cuirasse. Cependant, de son casque on voyait sortir une figure rouge, un nez bourgeonné ; et deux petits yeux vifs, perçants comme une vrille, se faisaient jour avec quelque peine à travers la forêt de broussailles qui occupait la place des sourcils ; il portait sur l'épaule une lourde masse d'armes.

L'autre, grand, maigre, à la figure osseuse, avait l'air d'un saule pleureur. A voir son air navré, on eût dit qu'il venait de perdre toute sa famille. Les deux coins de sa bouche descendaient d'une façon pitoyable vers son menton, de longs cheveux noirs et plats se collaient le

long de ses tempes et descendaient, par derrière, sur un long cou qui faisait songer au héron.

Il portait une cotte de mailles qui n'en finissait plus ; ses longs bras décharnés lui battaient les flancs sans savoir que devenir, et cherchaient parfois un point d'appui sur la poignée d'une longue épée qui tenait, par miracle, à un ceinturon trois fois trop large.

— Té, vois-tu, disait le gros, mon bon Colichemard ! j'ai toujours eu beaucoup de succès, d'abord ! Et puis, sandiéou, quand j'ai bu un petit coup, jé déviens très entréprenant.

Jé me rappelle une aventure ! Oh ! ça me fait encore venir l'eau à la bouche.

Colichemard se penchait de côté tout en marchant, pour prêter l'oreille aux paroles de son compagnon ; il prit un air scandalisé, ce qui acheva de le rendre tout à fait grotesque.

— Tais-toi, Gui le Rouge, tais-toi ! tu veux donc être damné à la fin de ton existence ? Que diras-tu quand le vilain diable d'enfer viendra te chercher avec sa fourche ?

— Est-il aussi laid que toi ? interrompit Gui le Rouge en éclatant de rire, ce qui faisait sauter son ventre et ébranlait sa cuirasse.

C'était pour lui un malin plaisir d'exciter l'indignation de son morne compagnon.

Il continua tout à coup en apercevant Aliénor :

— Té ! vois donc ce qui nous arrive. Sandiéou ! la jolie personne ! Autant que j'en peux juger par la distance, continua-t-il en mettant la main devant ses yeux, elle est jeune et jolie. Tu vas voir comme je vais lui parler.

— Gui le Rouge, si tu lui dis un mot de travers, je te retire mon amitié.

— Té ! mon bon Colichemard, dit Gui le Rouge en regardant l'autre d'un air malin, laisse donc, tu n'y entends rien, sandiéou. Quand je lui aurai dit seulement un petit mot, tu verras comme elle me regardera.

La distance diminuait sensiblement entre la châtelaine et les deux malandrins.

— Mais, c'est une grande dame ! dit le pauvre Colichemard ; n'est-ce pas, dis, que tu la laisseras tranquille ?

— Té, vois-tu, je ferai d'abord comme ça, dit Gui en mettant la bouche en cœur et en se courbant autant que le lui permettaient l'épaisseur de sa taille et son ventre rebondi, et je lui dirai :

— Madame ! reine de mon cœur, si vous ne tournez pas vers moi vos jolis petits yeux bleus, je vais mourir à l'instant à vos jolis petits pieds.

Gui le Rouge cependant, en voyant de plus près l'air imposant d'Aliénor, se sentait plus embarrassé. Mais, bah ! dans ces temps-là un robuste soudard était le roi du monde, il pouvait tout se permettre, et puis, il voulait voir la mine effarée que ferait Colichemard.

Arrivé près de la jeune fille, Gui commença donc son salut et son joli compliment, mais Aliénor, absorbée dans ses pensées, passa devant lui sans même l'apercevoir.

Alors, un peu vexé du peu d'effet qu'il produisait, Gui le Rouge s'enhardit jusqu'à lui saisir le bras.

Aliénor se retourna en poussant un cri ; Colichemard leva ses longs bras vers le ciel en un geste de désespoir ; mais au même instant, une pierre siffla dans l'air et vint frapper avec bruit contre la cuirasse du routier entreprenant.

A peine eut-il le temps de se retourner pour voir d'où venait cette agression inattendue qu'une autre pierre arriva, l'atteignit en plein visage et vint écraser son nez bourgeonné.

De rouge, le visage du soudard devint cramoisi, tandis que le sang coulait à flots, et que lui-même passait de la plaisanterie à la colère.

Colichemard en même temps aperçut à la lisière du bois un jeune garçon qui était en train de recharger sa fronde.

— Sandiéou ! ma belle dame, c'est comme ça que vous vous faites escorter à distance !

Il la saisit de nouveau et cette fois son attaque devenait brutale; tout à coup un nuage de poussière s'éleva sur la route, une trombe passa, rapide comme l'éclair, et Gui se retrouva, il n'aurait pas pu dire comment, les quatre fers en l'air, à moitié écrasé au milieu du chemin.

La poussière dissipée cependant, on aperçut un cavalier couvert de fer, monté sur un fier cheval de bataille. La visière de son casque était baissée et l'on ne pouvait pas voir ses traits; mais les ornements qui brillaient sur son cimier montraient qu'il était d'un haut rang, et ses éperons d'or annonçaient un chevalier.

Il mit pied à terre aussitôt, et, sans regarder les routiers, il s'approcha respectueusement d'Aliénor.

— Permettez-moi, madame, dit-il, de vous conduire où vous voulez aller, et je reviendrai tout à l'heure châtier ces mécréants comme ils le méritent.

— Seigneur, dit Aliénor encore toute pâle, je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi. Je suis bien près de la maison de mon père. Je me rends au château du Puiset.

L'inconnu fit un mouvement, puis il reprit :

— Si vous voulez le permettre, je vais vous accompagner jusqu'à la porte.

Baudouinet, qui s'était précipité en avant, à la seconde attaque du routier, arrivait sa fronde à la main.

Aliénor lui sourit :

— Voilà, dit-elle, mon premier défenseur.

Le chevalier se retourna.

— Tiens, lui dit-il, prends la bride de mon cheval et suis-nous.

Toi, ajouta-t-il avec autorité en se tournant vers Colichemard qui soulevait son compagnon encore incapable de se remettre sur ses jambes, tu vas m'attendre ici, je verrai ce que j'aurai à faire.

Colichemard voulut parler, mais déjà l'inconnu ne l'écoutait plus.

— Voulez-vous me permettre de vous demander une grâce? interrogea la jeune fille, se tournant timidement vers le chevalier.

— Parlez, madame, elle vous est accordée.

— Ce malheureux est assez puni par les coups que vous lui avez portés, dit-elle en montrant Gui le Rouge; voudrez-vous ne plus lui faire de mal à cause de moi?

— Puisque vous le désirez, madame, je ne tirerai pas une autre vengeance de votre insulte, dit le chevalier en s'inclinant courtoisement.

Bientôt ils arrivèrent auprès du château dont on apercevait maintenant la masse imposante dans tous ses détails.

C'étaient de hautes murailles couronnées de créneaux et flanquées aux angles de tours encore plus élevées; sur l'une des tours on voyait la guette de la sentinelle, puis tout autour, des fossés larges et profonds; de plus, au sommet d'un talus élevé qui allait des fossés aux murailles, une palissade épaisse qui protégeait les entrées du donjon.

Le chevalier paraissait ne plus songer à sa compagne; il examinait d'un œil avide les détails du château fort. On eût dit qu'il voulait les graver dans sa mémoire.

— Nous ferez-vous l'honneur de nous demander l'hospitalité, messire? dit Aliénor, mon père serait bien heureux de recevoir chez lui celui qui vient de rendre un si grand service à sa fille.

L'inconnu répondit d'une voix légèrement ironique :

— Hugues du Puiset serait certainement très heureux de me voir dans les murs de son donjon, mais ce n'est pas pour le motif que vous supposez, madame. Du reste, il m'est impossible d'accepter votre offre aimable et courtoise. Je suis attendu non loin d'ici. Et il s'inclina comme pour s'éloigner.

— Me sera-t-il au moins permis, reprit la jeune fille avec un peu d'émotion, de connaître celui que je dois remercier du service rendu?

L'inconnu hésita encore, puis il leva la visière de son casque.

— Je suis...

Il n'eut pas le temps de se nommer.

En apercevant le visage de son défenseur, Aliénor devint affreusement pâle, elle chancela, et elle allait tomber, si le chevalier ne l'avait reçue dans ses bras.

Elle avait reconnu le vainqueur du tournoi de Chartres, le jeune comte Thibaut.

Le jeune homme ne savait pas à quoi attribuer cette émotion subite, mais à son tour il fut ému en voyant ce visage pâle si près du sien, et il serra peut-être involontairement la jeune fille contre sa poitrine.

Il allait envoyer Baudouinet, qui les suivait toujours, au château, pour demander de l'aide, quand Aliénor se ranima.

En reprenant possession d'elle-même, elle rougit de se voir dans les bras du jeune homme, et elle se dégagera vivement.

Ses joues, si pâles tout à l'heure, étaient devenues pourpres.

— Pardonnez-moi, messire, murmura-t-elle, tous les embarras que je vous cause, moi, une étrangère, presque une ennemie!

Le jeune homme la regarda étonné.

— Vous me connaissez donc? fit-il.

— Je sais que vous êtes le comte de Chartres et que mon père vous fait la guerre.

— Le comte de Chartres peut être en guerre avec le sire du Puiset, mais il n'a jamais été et ne sera jamais votre ennemi.

Le regard reconnaissant d'Aliénor vint remercier Thibaut de cette parole.

— Mais, s'écria-t-elle tout à coup, sans doute vous courez des dangers ici? Et moi je vous retiens follement!

— Je braverai tous les dangers pour vous mettre en sûreté, dit-il avec chaleur, mais maintenant que vous êtes arrivée, je dois m'éloigner, car, je vous l'ai dit déjà, on m'attend.

Aliénor lui tendit la main, il la prit, et s'inclinant bien bas, il la porta à ses lèvres.

— Adieu, dit-il d'une voix qui tremblait un peu.

Il prit les rênes de son cheval des mains de Baudouinet, il baissa la visière de son casque, il sauta en selle d'un bond sans toucher les étriers, puis il fit de la main un salut gracieux et s'éloigna d'une course rapide.

Aliénor, le cœur encore soulevé par une émotion étrange, le regarda longtemps s'éloigner, puis elle entra au château suivie de Baudouinet.

IV

OU LES MALANDRINS RÉPARENT LEURS SOTTISES

Thibaut cependant arriva bien vite à l'endroit où il avait laissé les deux routiers. Gui le Rouge commençait à se remettre un peu de son étourdissement, il était assis sur le bord de la route; on voyait à côté de lui la grande ombre de Colichemard debout, allongeant les bras dans des gestes désordonnés.

Colichemard le sage faisait la morale à son compagnon.

— Tu vois, disait-il, tu vois comme le diable a failli t'emporter; on ne gagne jamais rien à se laisser aller à ses passions.

— Té! mon bon, répondit Gui le Rouge, en se levant tout à fait sur ses jambes raffermies, laisse-moi donc tranquille! J'en ai vu bien d'autres, sandiéou!

Thibaut arrivait vers eux. Il mit son cheval au pas.

— Suivez-moi, manants, dit-il, et rendez grâce à celle qui a intercédé pour vous; sans elle vous auriez été châtiés rudement.

— Mon noble seigneur, reprit Colichemard, mon camarade est assez puni, et il promet qu'il ne recommencera plus.

Ce Colichemard, vraiment, ne se gênait pas pour mentir, malgré sa morale.

— Mais nous serions très honorés, si vous vouliez nous prendre à votre service; nous sommes en ce moment

sans emploi et nous servirions avec bonheur un noble seigneur comme vous.

Le comte les examina attentivement.

Nos deux braves soutinrent cet examen sans soulever.

— Suivez-moi, dit-il, et si vous me convenez, peut-être trouverai-je à vous utiliser.

Les deux hommes d'armes se rangèrent derrière son cheval et tous trois prirent le chemin du village.

— Ecoutez! continua le comte, je vais rejoindre mes soldats que j'ai laissés de l'autre côté du Puiset, vous allez venir avec moi, vous serez des nôtres, au moins pour cette nuit; mais je vous préviens que j'exige la discipline la plus sévère.

— Sandiéou, répondit Gui le Rouge, quand nous sommes sous les armes, il n'en est pas de plus exemplaires que nous.

En arrivant au village, ils entendirent tout à coup un bruit d'armes, un cliquetis d'épées accompagné de vociférations et de cris.

Les deux aventuriers accoutumés à ce bruit dressèrent l'oreille, et Thibaut accentua l'allure de son cheval.

— Venez! dit-il à ses deux suivants.

Au moment où ils débouchèrent dans le chemin qui conduisait à la taverne de la Croix de fer, ils aperçurent, aux prises avec d'autres soldats, tous les vaillants buveurs que nous avons déjà vus.

C'était encore du vacarme, mais il avait changé de nature; on n'entendait plus le bruit des verres et des chansons; c'étaient des horions retentissant sur les casques, des coups qui faisaient sonner les cuirasses et des juréments en bien des langues accompagnés de ce cri qui dominait les autres: Tue! Tue!

Le jeune homme n'en examina pas si long. Il venait de reconnaître ses soudards aux prises avec les routiers du Puiset.

Il piqua des deux et s'élança au plus fort de la mêlée en criant: « A la rescousse, Dieu aide! Dieu aide! » Son épée décrivait des éclairs et le vide se fit bientôt autour de lui.

Les soldats de Chartres électrisés par l'arrivée de leur chef, firent des prodiges de valeur.

Jusqu'à présent les chances avaient été égales, mais bientôt les buveurs de la Croix de fer eurent le dessous.

Gui le Rouge et Colichemard ne savaient pas là-dedans quels étaient les amis et les ennemis. Nos deux braves furent un moment embarrassés.

— Sandiéou, mon bon, dit Gui le Rouge, sais-tu sur qui il faut cogner, toi?

— Non, répondit Colichemard avec sa mine piteuse, cognons toujours dans le tas!

— Té, mon bon, si nous suivions notre nouveau capitaine; nous verrions sur qui il frappe.

— Suivons-le!

Ils le suivirent en effet, et ils s'escrimèrent sur ceux qu'il combattait.

Ils ne s'étaient pas vantés; leur tournure grotesque disparaissait dans la bataille et ils frappaient comme de bons compagnons.

Guillaume le Bourru, qui commandait les soudards du Puiset en l'absence de son chef, poussa un cri de rage en voyant arriver à ses ennemis ce nouveau renfort, et il s'élança sur le grand Colichemard, qui avait l'air de demander pardon de la liberté grande, à tous ceux qu'il attaquait.

— Té, mon bon, attention! dit Gui le Rouge combattant à son côté, en voilà un qui t'en veut. Qu'est-ce que tu lui as donc fait? Sandiéou!

Colichemard, de son œil morne, regarda venir son agresseur.

Le Bourru avait une masse d'armes. Il la leva pour en asséner un coup sur la tête du malandrin, celui-ci allongea une de ses grandes jambes et s'esquiva adroitement.

La massue frappa dans le vide et pendant que l'écuyer du Puiset la relevait, le grand bras de Colichemard leva son épée et lui fendit l'épaule.

La massue retomba, Le Bourru poussa un soupir et s'affaissa sur lui-même, perdant des flots de sang.

Les routiers du Puiset, voyant leur chef tomber, lâchèrent pied. Les plus pressés se sauvèrent sans vergogne; il ne resta à l'arrière-garde que Taillefer, entouré de quelques-uns de ses amis, qui protégeait la retraite.

Sa terrible épée avait déjà fait un grand carnage et aucun des soudards de Chartres ne semblait pressé d'entrer dans le cercle qu'elle décrivait.

Thibaut, du reste, ordonna la retraite.

Il craignait qu'en poursuivant plus loin les fugitifs, il ne rencontrât Hugues du Puiset avec une troupe fraîche, qui aurait eu trop facilement raison de ses soldats fatigués et blessés.

Six corps restaient sur le terrain, mais parmi ceux qui marchaient encore, beaucoup perdaient le sang par plusieurs blessures.

Les villageois, enhardis par la fuite des gens du Puiset, sortirent de leurs maisons.

— Ah! mon bon seigneur, criaient-ils à Thibaut, il fallait les tuer tous, tous!

Le père Anselme était là; le comte de Chartres lui confia le soin de panser les blessés et d'ensevelir les morts, puis il donna l'ordre de reprendre le chemin de la ville, en emmenant ses blessés.

Les routiers avaient laissé leurs chevaux à la garde de quelques-uns des leurs dans un pli de terrain qui les cachait; ils les eurent bientôt rejoints.

Ils prirent en croupe Gui le Rouge et son compagnon, et regagnèrent rapidement la route de Chartres.

Thibaut appela auprès de lui son écuyer, Roger:

— Donne-moi, lui dit-il, l'explication de cette bagarre, à laquelle je ne comprends rien encore.

RICHARD AÛMON.

(A suivre.)

MOTS POUR RIRE

A la Sorbonne:

— Voyons, mon ami, ne vous troublez pas, dites-nous quelles sont les propriétés de la chaleur?

— Hélas! monsieur, je ne le sais que trop: la chaleur a pour propriété de m'abrutir complètement.

**

Devant le conseil de revision en Allemagne:

Le médecin. — Mais, Excellence, cet homme louche des deux yeux!

Le général. — Cela ne fait rien, bon pour le service! En ce moment, nous avons précisément besoin d'hommes qui regardent en même temps vers l'Est et l'Ouest.

Un conseil à suivre:

— Toutes les fois que je vais à la chasse, dit Champoireau, je remplis ma gibecière de feuilles de chou bien fraîches...

— Pourquoi ça?

— Les lapins me courent après.

**

Au tribunal correctionnel, le président au prévenu:

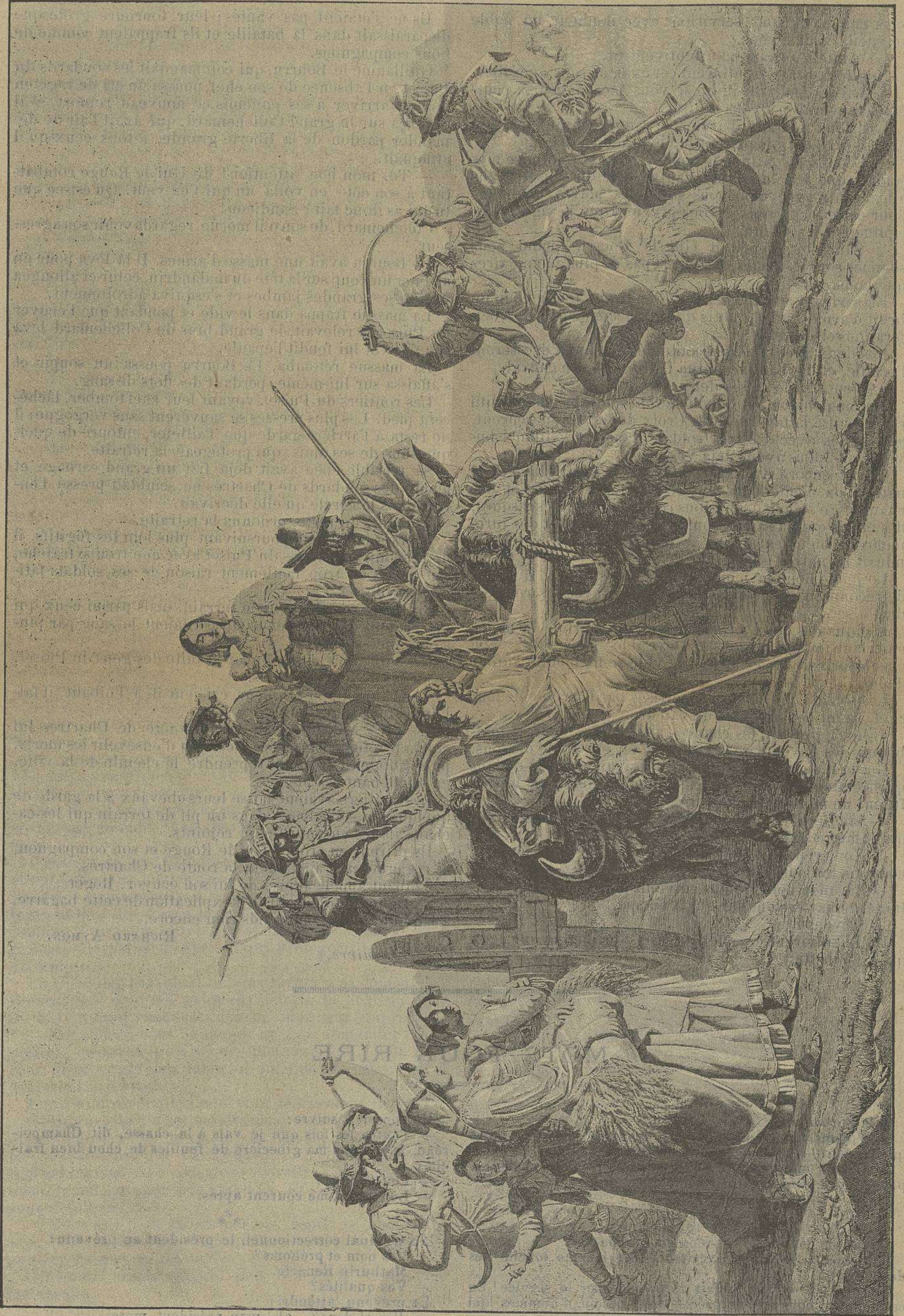
— Vos nom et prénoms?

— Mathurin Renacle.

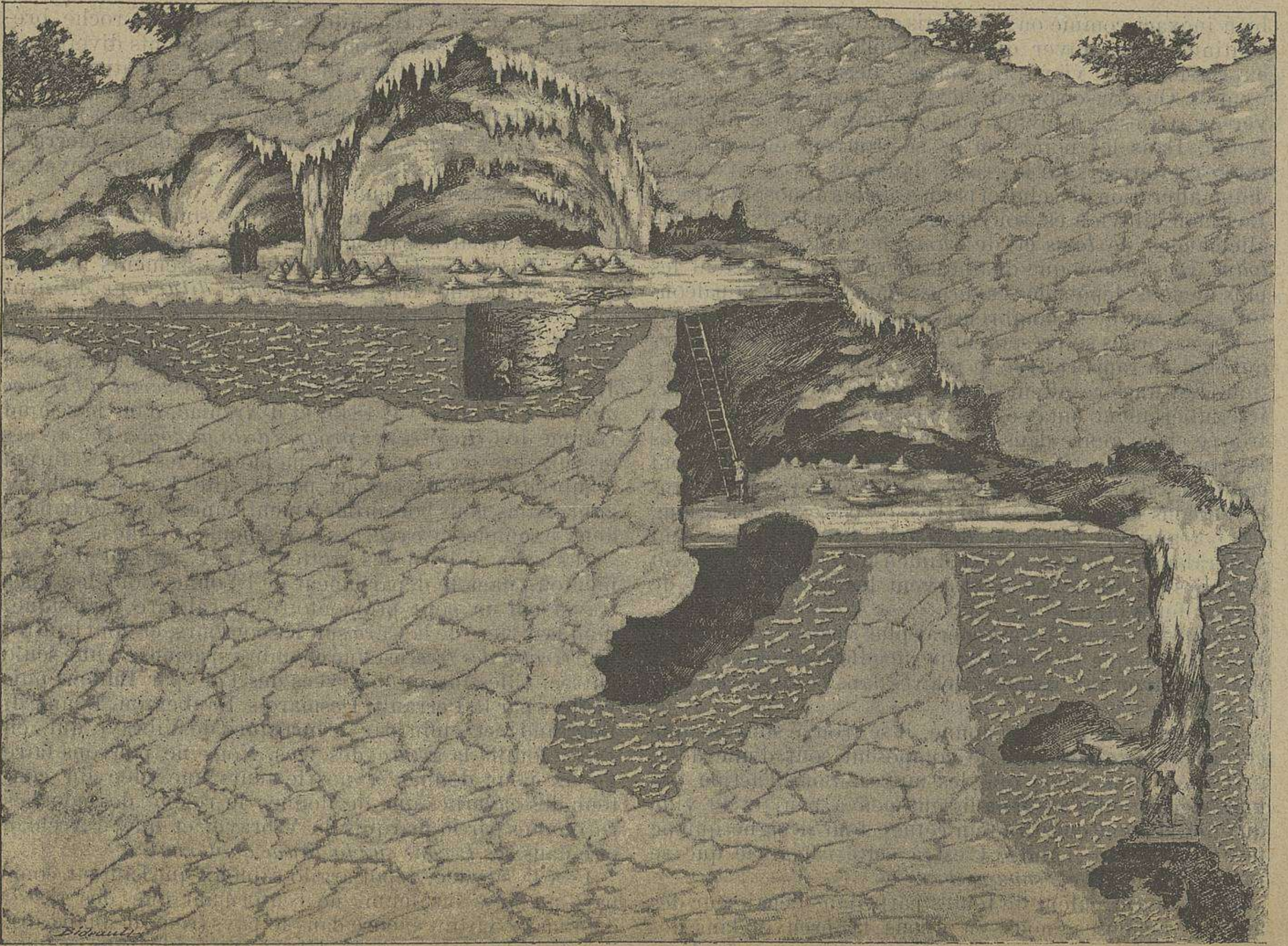
— Vos qualités?

Le prévenu, attendri:

— J'en ai donc?... ah! mon président, merci!



MUSÉE DU LOUVRE. — LES MOISSONNEURS DANS LES MARAIS PONTINS. — Tableau de L. ROBERT.



VUE D'UNE CAVERNE AVEC STALACTITES ET STALAGMITES.

L'HOMME FOSSILE

PAR STANISLAS MEUNIER

Illustrations de Bideault.

(Suite.)

IV

LE DILUVIUM ET LES CAVERNES

Définition du quaternaire et du diluvium. — Le loess. — Principaux types de cavernes. — Les abris sous roches. — Les stalactites et les stalagmites. — Le remplissage des cavernes. — La grotte des fées, à Arcy-sur-Cure. — Trouvailles de M. de Vibraye. — La caverne funéraire d'Aurignac. — Edouard Lartet.

L'homme fossile découvert par Boucher de Perthes, celui que personne ne met en doute, est quaternaire. Il faut expliquer ce terme et aussi celui de diluvium; il faut définir les cavernes que nous avons déjà nommées et dont nous aurons beaucoup à parler.

En lui-même le mot quaternaire n'a rien que de très compréhensible, puisqu'il désigne simplement le terrain dont la formation a succédé à celle du terrain tertiaire. Cependant, il faut remarquer que la limite inférieure de ce terrain est loin d'être aussi nette qu'on pourrait le supposer. On a cru, surtout à l'époque de Cuvier, qu'il correspond à un régime spécial de la surface terrestre, mais on a reconnu que des apparences seules avaient induit en erreur et qu'il n'y a eu aucune interruption dans les phénomènes normaux. La singularité dont semble doué le quaternaire, à première vue, vient tout simplement de ce qu'à cause de son peu d'ancienneté, nous n'en pouvons pas étudier ordinairement les éléments déposés dans

le fond de mer à la manière des sédiments antérieurs. Quand on peut les apercevoir par exemple dans les pays de *plages soulevées*, on reconnaît que ses caractères essentiels sont ceux de tous les terrains stratifiés.

Dans nos pays, la roche la plus fréquente du terrain quaternaire est un gravier mêlé de sable et de limon, auquel on a donné le nom de diluvium et qui se présente en espèces de traînées dans les vallées, le long des rivières ou en placages sur les coteaux. Il est facile de s'assurer que le dépôt de ces traînées et le creusement des vallées sont des phénomènes intimement liés l'un à l'autre; le diluvium étant comme un résidu de lavage des couches excavées maintenant en vallées. Une ancienne opinion reconnue chaque jour de plus en plus inexacte était que le creusement des vallées résultait du brusque passage de gigantesques courants d'eau alimentés par un cataclysme subit. On l'avait rattaché à la tradition d'un déluge universel, et c'est de là que vient ce mot de diluvium,

bien inexact comme on voit, mais qu'il vaut encore mieux continuer d'employer que de remplacer par une autre expression qui viendrait encore augmenter les synonymies. On divise souvent, d'après la couleur de ses diverses parties, le diluvium en diluvium gris et en diluvium rouge. Dans les points où ils se trouvent ensemble, le rouge est toujours sur le gris et, dans tous les cas, il résulte d'une altération de celui-ci par les agents atmosphériques. Le limon diluvien est souvent désigné par les expressions allemandes de *loess* et de *lehm*; les Anglais l'appellent *loam*. C'est à l'époque quaternaire que se rapportent les plus anciens dépôts des cavernes, dans lesquels la paléontologie a fait de si nombreuses découvertes.

Les cavernes se présentent sous des aspects très divers qui sont en rapport avec le mode même de leur formation. Les unes résultent d'éboulements de blocs rocheux, irrégulièrement entassés les uns sur les autres. On en trouve en ce genre dans les montagnes, au bas de toutes les pentes, à la tête de tous les glaciers où elles sont comprises dans les moraines; on en rencontre aussi dans les régions les moins accidentées, et, par exemple, le long des coteaux aux environs de Paris. Ces dernières sont généralement de très petites dimensions et complètement remplies de limon, où se trouvent les restes osseux de mammifères éteints.

D'autres cavernes, en général plus vastes, sont dues à la corrosion que les eaux, superficielles ou souterraines, font éprouver aux roches calcaires dans l'épaisseur même de leurs couches.

Un escarpement étant donné, il se trouve souvent que certaines des assises qui le composent sont d'une désagrégation plus facile que les autres. Sous l'action des intempéries, elles se démolissent peu à peu, et le vide qu'elles laissent constitue un refuge tout désigné qui ne tarde pas à être habité. C'est à cette catégorie que se rapportent les *abris sous roches*.

Des eaux circulent de toutes parts dans l'épaisseur des assises rocheuses, nous en avons la preuve dans des sources, qui ne sont souvent pas autre chose que l'embouchure superficielle de vraies rivières souterraines. C'est le cas pour l'incomparable fontaine de Vaucluse qui alimente la Sorgue, pour la source du Loiret et pour une infinité d'autres. Or, de même que les rivières proprement dites démolissent sans cesse leurs berges, de même ces cours d'eau corrodent les parois des conduits dans lesquels ils coulent. La désagrégation de ces parois est nécessairement inégale d'après la compacité ou la composition de chaque point, et c'est ainsi que se forment des chambres plus ou moins vastes, réunies par des étranglements. Les cavernes qui reconnaissent une pareille origine sont innombrables, on peut dire qu'il en existe partout, et que partout la croûte terrestre est traversée par des cours d'eau ayant les directions les plus variées. Cependant, ce n'est que dans des localités exceptionnelles qu'on peut pénétrer dans ces antres. L'ouverture est souvent fort étroite et entièrement remplie par la source qui en sort. Quand on peut s'y introduire, on arrive toujours, après un trajet plus ou moins long, de plusieurs kilomètres quelquefois, à des régions où l'excursion devient impossible, à cause de l'étranglement des conduits ou de l'abondance de l'eau.

Les effets les plus curieux sont dus aux stalactites et aux stalagmites, dépôts coniques, formés généralement de carbonate de chaux et dus à l'infiltration de l'eau à travers les parois du rocher. Les stalactites pendent à la voûte, à la manière des aiguilles de glace attachées aux gouttières pendant l'hiver. Les stalagmites s'accroissent sur le sol du souterrain du calcaire qu'y laisse en s'évaporant chaque goutte d'eau qui tombe. Les stalactites et les stalagmites peuvent s'allonger au point de se rejoindre. C'est ainsi que se forment les colonnes bizarres qui donnent souvent aux cavernes des aspects de cathédrales.

Mais ce n'est pas le point de vue pittoresque des cavernes qui doit nous occuper ici: ce sont les dépôts qu'elles renferment.

Quand on creuse le sol des cavernes, on trouve souvent

au-dessous de la stalagmite superficielle une roche bréchiforme, c'est-à-dire composée de fragments divers, collés ensemble par l'intermédiaire d'un ciment naturel; dans la plupart des cavernes, ce ciment est rougeâtre. La roche bréchiforme est abondante, surtout dans les crevasses, et ses éléments consistent en fragments pierreux et en ossements variés. Souvent il y a plusieurs niveaux fossilifères dans la même caverne.

Les brèches osseuses des cavernes sont une mine des plus riches pour le paléontologiste. Cuvier dans les tomes VI et VII de ses *Recherches* sur les ossements fossiles, et W. Buckland dans ses *Reliquiæ diluvianæ* donnent une description sommaire des cavernes à ossements connues de leur temps. En 1838, Marcel de Serres publia son *Essai* sur les cavernes à ossements, dont s'occupent aussi J. Desnoyers dans son *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (volume VI, 1845) et d'Archiac, dans le second volume de l'*Histoire des progrès de la géologie*. Depuis ces précurseurs les travaux, les mémoires, les livres furent nombreux; et nous aurons, par la suite, l'occasion de les citer. Nous nous bornerons à mentionner dans ce chapitre deux exemples de cavernes extrêmement riches.

Il s'agira d'abord des grottes d'Arcy, au sud de Vermenton, dans le département de l'Yonne, dont les unes traversent un petit promontoire de calcaire jurassique, dont la rivière de la Cure suit les contours, et dont l'autre, dite *Grotte des fées*, est une chambre spacieuse à une seule entrée. Elles furent observées dès 1740 par Buffon; puis visitées par P. Perrault, Desmarests, Daubenton, Bonnard, Belgrand; et enfin par le marquis de Vibraye qui, en 1858, fouilla la grotte des fées. Nous ne pouvons faire mieux pour donner à nos lecteurs une idée du contenu des cavernes que de donner le relevé des couches reconnues par le marquis de Vibraye, et que d'Archiac cite dans ses *Leçons sur la faune quaternaire*.

1° A la surface, dépôt argilo-sableux que l'auteur compare au loess ou lehm, ne renfermant que des restes d'animaux vivant encore dans le pays (renard, blaireau).

2° Couche composée de débris empruntés aux roches oolithiques des parois de la caverne. Ces fragments étaient agglomérés par la matière argilo-sableuse rougeâtre, que nous avons signalée plus haut. Dans cette brèche rouge, de 0^m75 d'épaisseur, ont été trouvés des restes de ruminants (renne, etc.).

3° Couches de 1^m50 ayant nivelé les inégalités du plancher de la grotte, et renfermant des restes d'*Ursus spelæus*, d'*Hyæna spelæa*, de *Rhinoceros tichorhinus*, peut-être de *Bos priscus* et d'*Equus adamiticus*.

Dans cette grotte on retrouvait des traces de l'habitation de l'homme: d'anciens foyers creusés en forme d'entonnoirs, avec des silex taillés, des os et des bois de cerf, également travaillés en fer de lance ou de flèche. La construction de ces entonnoirs est évidemment postérieure aux dépôts précédents dans lesquels ils ont été excavés.

Dans la brèche osseuse rouge étaient des silex travaillés colorés par le fer, comme les ossements de cerf, de bœuf ou de cheval avec lesquels ces couteaux sont associés.

Enfin, dans la troisième couche ou la plus basse, en un point de la grotte où les dépôts ne paraissaient avoir subi aucun dérangement depuis leur formation, on découvrit avec des os d'*Ursus spelæus*, d'*Hyæna spelæa*, de *Rhinoceros tichorhinus*, une mâchoire humaine ayant encore deux de ses dents en place; la première prémolaire inférieure droite, et la première grosse molaire du même côté.

De Vibraye a mis tous ses soins à vérifier l'authenticité du gisement de cette mâchoire, et à s'assurer qu'aucune circonstance étrangère n'avait pu l'y introduire après la formation du dépôt. Il y a donc lieu de croire à la contemporanéité de son enfouissement avec celui des restes d'animaux éteints. On a objecté, cependant, qu'elle avait pu y être introduite accidentellement; que, comme la rivière dans ses grandes crues, s'élevait assez haut dans la grotte, elle pouvait y avoir charrié cette mâchoire à une époque plus récente que la couche où elle a été trouvée; que le diluvium de la vallée n'étant

pas semblable à cette même couche, celle-ci pouvait en être un remaniement plus récent. Mais, sans prendre parti dans la question, on doit reconnaître que ces diverses objections sont peu fondées; d'ailleurs, la succession normale des trois couches et leurs caractères distinctifs pétrographiques et zoologiques y répondent suffisamment.

La mâchoire de Moulin-Quignon n'était pas encore découverte, lorsque celle d'Arcy fut mise au jour; et Cuvier, on l'a vu, avait mis son *veto* sur les cavernes.

Quelquefois, souvent même, on a affaire à des cavernes ayant servi de sépulture; elles sont alors hermétiquement fermées par une grande dalle: à côté des squelettes entassés sont des instruments de toutes sortes. Comme exemple de ce mode de gisement, nous citerons le fait suivant qui est un des plus curieux que l'on puisse rapporter.

La caverne d'Aurignac, située dans l'arrondissement de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), à 14 mètres au-dessus du ruisseau de Rodes, dans l'escarpement d'une roche calcaire, a 2 m. 25 de profondeur et 2 m. 50 de hauteur. L'entrée, qui est cintrée, a 3 mètres de large. Ce fut le hasard qui en révéla l'existence à un entrepreneur chargé de l'entretien de la route voisine. On déblaya les abords de la grotte, encombrés de terre végétale et de fragments de roche et l'on se trouva en présence d'une grande dalle verticale de quelques centimètres d'épaisseur qui en fermait l'entrée.

La dalle enlevée, on aperçut une grande quantité d'ossements et de crânes humains. Il y avait dix-sept squelettes d'hommes, de femmes, d'enfants. La découverte fit du bruit, donna lieu à la supposition d'un vaste assassinat. Puis il devint évident que cette grotte était tout simplement une sépulture et on dut admettre que, semblable à nos caveaux de famille, elle avait reçu successivement des corps. Mais à quelle époque? C'est ce que les auteurs et les témoins de la découverte n'étaient pas en état de dire. Les ossements furent pieusement recueillis et ensevelis dans le cimetière de la paroisse.

En 1860, Edouard Lartet se transporta sur les lieux. Jusque-là Aurignac n'avait reçu la visite d'aucun homme de science. Le premier soin de Lartet fut de se renseigner sur les observations faites antérieurement. Il procéda

ensuite à l'étude du terrain. Ayant fait enlever avec le plus grand soin le remblai opéré quelques années auparavant par les premiers observateurs, tant à l'intérieur qu'au dehors de la grotte, il reconnut qu'une plate-forme parfaitement nivelée, de 3 à 4 mètres carrés, s'étendait devant celle-ci.

Sur cette plate-forme, il trouva une couche de cendre et de charbon, des fragments de pierre ayant subi l'action du feu et, dans ces restes de foyers, de nombreux ossements provenant quelques-uns de carnassiers, la plupart de grands mammifères herbivores. Les uns étaient entièrement carbonisés, d'autres seulement roussis. Les os d'herbivores et particulièrement ceux à cavité médullaire avaient été cassés d'une manière uniforme, comme dans le but d'en extraire la moelle. Plusieurs avaient été entaillés ou raclés à l'aide d'instruments tranchants. D'autres os, n'ayant pas subi l'action du feu, portaient l'empreinte profonde des dents de grands carnivores, et des coprolithes ou excréments fossiles, épars çà et là, prouvaient que l'hyène était un de ces carnassiers. Enfin, au milieu de ces débris gisaient un grand nombre de ces éclats de silex auxquels les archéologues donnent le nom de *couteaux* et divers projectiles à saillies anguleuses.

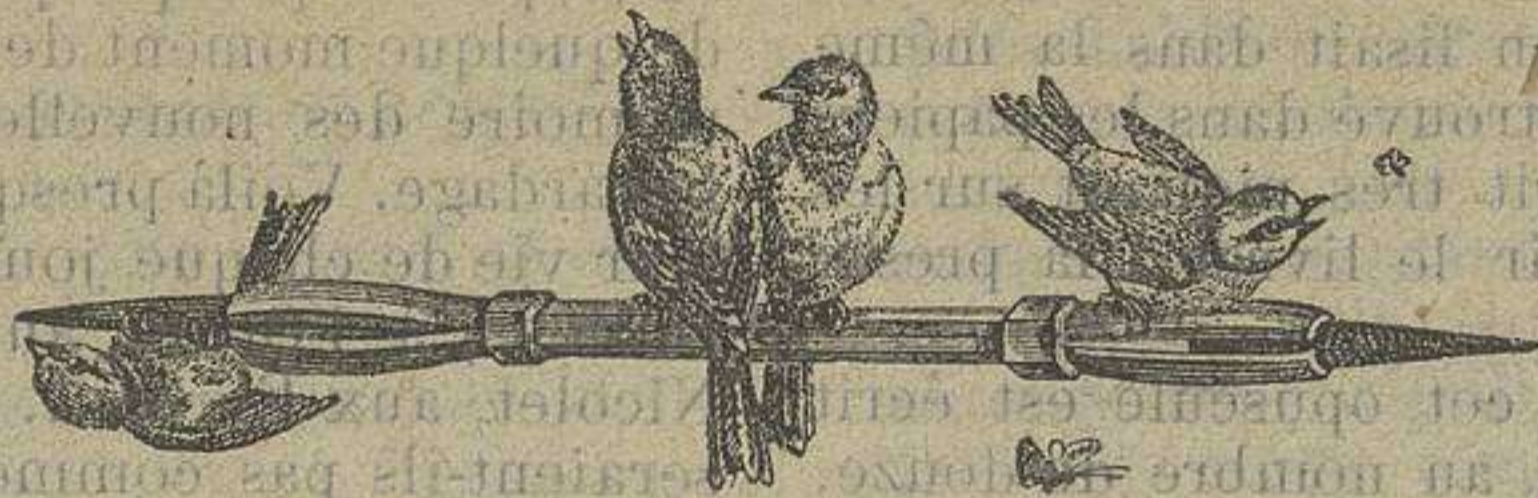
Les fouilles, méthodiquement conduites, tant à l'intérieur de la grotte que dans la plate-forme, mirent Lartet en possession d'un grand nombre d'instruments primitifs et d'os d'animaux d'espèces perdues et d'espèces actuelles. Les instruments sont, entre autres, des silex d'abord, cela va sans dire; puis des lames en bois de renne polies, une canine de l'*Ursus spelæus* ayant évidemment été travaillée, etc.; il y avait aussi des ornements en os et en coquillages.

Les os provenaient des herbivores suivants: *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Megaceros hibernicus*, *Bison europæus* (aurochs); des carnivores: *Ursus spelæus*, *Ursus arctos*, loup, renard, *Felis spelæa*, chat sauvage, hyène, etc.

Une dizaine d'os humains étaient encore engagés dans la terre meuble de la caverne; quant à ceux qui avaient été inhumés dans le cimetière, on ne put les retrouver.

STANISLAS MEUNIER.

(A suivre.)



BEAUX-ARTS. — LES MOISSONNEUSES DANS LES MARAIS PONTINS

TABLEAU DE LÉOPOLD ROBERT

La moisson donne lieu dans la campagne romaine à des fêtes caractéristiques qui semblent nous venir en droite ligne de l'âge d'or. C'est du reste le seul legs que cette époque privilégiée ait laissé aux pauvres cultivateurs italiens de nos jours.

Le tableau de Léopold Robert dont nous publions une reproduction est un des plus beaux morceaux de l'art français moderne.

Un critique éminent, M. Viardot, a résumé en ces termes l'impression intense que produit cette belle toile: « Cet *agro romano* où l'on voit les beaux montagnards de la Sabine venus pour la moisson avec leurs pifferari,

comme ils étaient venus pour les semailles, fuir en dansant les atteintes de la *mal'aria*; cet *agro romano* rassemble et résume tous les mérites de son auteur... On y sent toujours le pur amour du beau, joint à celui du vrai, et la campagne de Rome, comme il la voit, comme il la retrace, devient aussi noble que l'Arcadie antique. Sa peinture est châtiée et correcte; par les clairs, qui ne vont jamais jusqu'au blanc, et les foncés qui ne vont jamais jusqu'au noir, elle présente, si je ne m'abuse, malgré la différence radicale des sujets et des styles, une singulière analogie avec la peinture de Zurbaran, lorsque celui-ci traite ses compositions en figurines. » J. B.

MARAT INCONNU

PAR

LE D^r A. CABANÈS

Une question se posait : Marat a-t-il été méconnu comme savant et s'est-il jeté, pour cette cause, dans le mouvement qui entraînait tous les esprits ? L'injustice de ses contemporains l'a-t-elle poussé à changer de route ? Ne se fût-il pas livré à des travaux de science et de philosophie si ces travaux lui avaient rapporté l'honneur et le profit qu'ils méritaient ?

Dans son intéressant volume, le D^r Aug. Cabanès, sans plaider les circonstances atténuantes, nous montre Marat sous un jour nouveau. Il nous fait voir Marat, docteur en médecine, apprécié par tous les critiques du temps ; il énumère les problèmes de la physique les plus ardues qu'il a cherché à élucider ; les expériences auxquelles le novateur s'est livré.

Pour juger sainement le tribun populaire et le démagogue, il faut connaître Marat savant.

« Tout le monde a voulu parler de Marat, disait Fabre d'Eglantine ; tout le monde en a parlé ; chacun se l'est figuré d'après soi-même, chacun l'a peint à sa guise ; chacun l'a montré ou vu selon l'esprit de son parti, et selon le plus ou moins de lumière ou d'aveuglement, d'instinct ou de raison, de penchant ou de calcul qui déterminent le choix de ce parti. Il est résulté de cette complication de traits, sous lesquels on cherche Marat, non pas un portrait, mais une défiguration complète ; non pas un dessin, mais un barbouillage. »

Nous publions ci-dessous deux extraits de cette intéressante étude. Le second, celui qui a trait à l'apothéose de Marat et à sa dépanthéonisation, montre, une fois de plus, ce que vaut la popularité.

Le Marat de ce nouveau livre est fils de Jean-Jacques ; on sait comment ont tourné les attendrissements humanitaires de l'Ami du peuple ; mais il n'est pas le seul qui ait envisagé si singulièrement l'égalité, la liberté et la fraternité.

Dans ce livre curieux, je ne trouve nulle trace de la tradition qui veut que les ossements de Marat, retirés du Panthéon, aient été jetés à l'égout ; son buste y a été traîné, mais ses restes ont été inhumés près de Saint-Etienne-du-Mont et il ne leur a pas été fait l'outrage ou l'honneur de la fosse commune, réservée aux rois de France Henri IV, etc., inhumés à Saint-Denis.

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lecteurs, sur l'influence très réelle des tracasseries dont Marat fut l'objet sur la formation de son être moral. Avant de présenter, dans une vue d'ensemble, les mille incidents qui ont contribué à développer ce côté si anguleux de sa physionomie, nous consacrerons quelques lignes à l'examen d'un pamphlet contre les Académies et les académiciens, qui donne la mesure de son intraitable tempérament.

Marat qui gardait, depuis longtemps, ce pamphlet dans ses cartons, crut le moment venu de l'en exhumer quand l'Assemblée nationale proposa de régler le sort des Sociétés littéraires.

Le journal l'*Ami du Peuple* s'empressa d'insérer, à ce propos, la note suivante : « On prévient le public qu'il paraîtra, sous peu de jours, un ouvrage intitulé : *Les Charlatans modernes, ou Lettres sur le charlatanisme académique* » ; et le lendemain on lisait dans la même feuille : « L'*Ami du Peuple* ayant trouvé dans les papiers d'un homme célèbre un manuscrit très piquant sur les charlatans modernes, a cru devoir le livrer à la presse pour l'édification publique. »

Comme l'indique le sous-titre, cet opuscule est écrit sous forme de lettres. Ces lettres, au nombre de douze, sont adressées à un certain Camille (peut-être Camille Desmoulins).

L'auteur s'insurge d'abord contre les préjugés que le temps détruit, mais qu'on s'empresse de remplacer : « Nous ne croyons plus en Dieu, mais nous croyons au diable ; nous nous moquons des martyrs, mais nous révèrons les magiciens... Nous jouons les esprits forts, et nous sommes des illuminés. » Souvenons-nous que nous vivons au temps des *Mesmer* et des *Cagliostro*, qui sont presque oubliés, mais comptent encore nombre de partisans.

Et dans quel monde les prend-on au sérieux ? Dans le milieu académique, dans l'Académie française elle-même « où ils ont trouvé plusieurs suppôts ». Il est juste d'ajouter que l'Académie des sciences n'a pas emboîté le pas. Elle a bien d'autres chats à fouetter ! La manie des systèmes s'y est emparée de tous les savants. Les physiiciens s'efforcent de ramener à un seul agent toutes les forces de la nature, tandis que les chimistes multiplient ces agents à l'infini. Au lieu de faire des expériences, on discute, à perte de vue, sur de menus faits, qu'on tourne et retourne en tous sens. Et voilà la docte compagnie que l'Etat entretient à grands frais ! Voilà les grands hommes que le gouvernement pensionne, pour qui même il crée des charges sans emploi, mais toutes grassement rétribuées.

Qu'on procure au savant de quoi vivre et travailler, qu'on le mette en état d'acquiescer les instruments qui lui sont utiles, rien de mieux. Qu'on récompense le mérite par une distinction honorifique, passe encore. Lui donner plus, « c'est manquer le but, c'est éteindre les talents au lieu de les encourager ».

Ne faut-il pas satisfaire l'ambition des intrigants, pour qui tous les moyens sont bons, quand ils veulent arriver à leurs fins ? « Combien doivent, en effet, leur fortune à des manœuvres inavouables ! » Au moins, de nos jours, trouvent-ils le temps de travailler, quoiqu'ils disposent de quelques loisirs ! Nos aïeux, s'il faut en croire Marat, étaient plus oisifs et plus dissipés : « Ils se lèvent fort tard, leur matinée est employée à déjeuner, à lire le *Journal de Paris*, à recevoir des visites, et à en rendre. Ils dînent en ville ; au sortir de table, ils vont au spectacle, puis à quelque petit souper ; et s'ils ont pu disposer de quelque moment de loisir, ils l'ont mis à charger leur mémoire des nouvelles du temps pour fournir à leur bavardage. Voilà presque, d'un bout de l'année à l'autre, leur vie de chaque jour... On les voit aux Français, aux Italiens, à l'Opéra, au Beaujolais, chez Audinot, chez Nicolet, aux Elèves... Pourquoi ces messieurs ne s'amuseraient-ils pas comme les autres ? J'y consens, pourvu que ce ne soit pas à nos dépens. Il ne faut pas se contenter de prendre le nom de savant pour escroquer les bienfaits du prince ou plutôt le pain des pauvres. »

Les « charlatans académiques » courent après la fortune et les faveurs, et comme le véritable homme de génie est modeste et dédaigne l'intrigue, les assemblées littéraires et scientifiques sont peuplées de médiocrités.

Pourquoi les souverains n'y portent-ils pas remède ? Vraiment oui ! une académie n'est pour un roi qu'un meuble à la mode, qu'il faut posséder, mais dont on ignore l'usage. Et là-dessus leur incompétence est si notoire qu'ils en sont réduits à s'en rapporter à leur entourage. Le grand roi lui-même n'a-t-il pas été dupe de ses courtisans, quand il donnait les plus fortes pensions à des nullités, telles que Cottin, Pradon, Chapelain ; méconnaissant volontairement Corneille, Racine, Boileau, les plus beaux fleurons de sa couronne ?

Et Marat ajoute avec un sens critique indiscutable : « Il y a longtemps que nous n'avons plus Montesquieu, nous venons de perdre Rousseau ; Buffon nous échappe. Et que nous reste-t-il aujourd'hui pour remplacer Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, Fénelon ? Un Marmontel, un Lemierre, un Garat, un Beaumarchais. »

A part Beaumarchais, ce n'était pas trop mal juger, et

il y a beaux jours que nous avons relégué aux vieux papiers les fastidieuses élucubrations de l'auteur des *Incas* ou des *Saisons*.

Ce n'est pas seulement sur les gens de lettres que Marat nous donne son opinion. C'est surtout à l'Académie des Sciences et aux membres qui la composent qu'il a réservé ses traits les plus acérés.

Cette Académie « s'est assemblée 11,409 fois; elle a publié 380 éloges, et elle a donné 3,956 approbations, tant sur de nouvelles recettes de fards, de pommades pour les cheveux, d'emplâtres pour les cors, d'onguents pour les punaises, que sur la forme la plus avantageuse des faux toupets, des têtes à perruques, des canules de seringue, et sur mille autres objets de pareille importance. » Elle est divisée en plusieurs classes, et chacune d'elles a sa spécialité. Aussi il y a plaisir « à voir les géomètres bâiller, tousser, cracher, ricaner, lorsqu'on y lit un mémoire de chimie; et les chimistes ricaner, cracher, tousser, bâiller, lorsqu'on y lit un mémoire de géométrie. »

Les confrères s'y prodiguent charitablement mille épithètes gracieuses: « Condorcet y est traité de faquin littéraire, Rochon de paysan parvenu, Lalande de chat des gouttières, Lavoisier de père éternel des petites maisons. » Et comme pour perpétuer toutes ces vilénies, l'Académie fait comme le phénix: elle renaît de ses cendres. Quand l'un des membres disparaît, c'est un de ses élèves qui le remplace; ou si, par hasard, on ouvre la porte à un néophyte, il faut qu'il ait montré patte blanche.

Pourquoi Marat ne s'en est-il pas tenu à ces critiques, violentes dans la forme, mais assez raisonnables dans le fond? Comment en est-il venu à perdre toute mesure et aussi toute justice, quand il dénigre de grands esprits, dont la science est indiscutable? Sans doute, il les caractérise d'un mot heureux, qui dénote un esprit satirique remarquable, mais la charge devient trop souvent de la caricature.

En quelques mots il exécute toute une légion d'hommes pour qui nous avons coutume de professer un légitime respect: « La Place, Monge, Cousin, espèces d'automates » habitués à suivre certaines formules et à les appliquer » à l'aveugle comme un cheval de moulin à faire certain » nombre de tours avant de s'arrêter.

» Monge est célèbre par son bonheur: car c'est être » heureux que d'avoir obtenu la place d'examineur » des élèves du génie pour avoir appris à compter au » maréchal de Castries.

» Cousin est illustre par son *physique de crocheteur* et » un *estomac de fer*.

» La Place est fameux par sa jolie moitié, et surtout » par sa vue de lynx; il a vu, à travers une couche de » 15,000 lieues d'épaisseur, « que le noyau de la terre » est d'une densité moyenne. »

Puis vient le tour des chimistes: Baumé, bien connu pour son *vin de groseille*; Cornette, par sa belle expérience d'Essonne; Sage, par son beau laboratoire, ses petites manipulations, et son babil éternel.

Mais Marat s'égare tout à fait quand il vient à parler de Lavoisier, « le père putatif de toutes les découvertes qui font du bruit; changeant de système comme de souliers. Dans l'espace de six mois, il s'est accroché tour à tour aux nouvelles doctrines du feu principe, du fluide igné, de la chaleur latente. Dans un espace plus court encore, je l'ai vu s'engouer du phlogistique pur, et le proscrire impitoyablement... Il s'est procuré 100,000 livres de rente, a donné le projet de faire de Paris une vaste prison. Il a changé le terme d'acide en celui d'oxygène, le terme phlogistique en celui d'azote, le terme marin en celui de muriatique, le terme nitreux en ceux de nitrique et nitraque. Voilà ses titres à l'immortalité... »

Pour une fois, Marat n'a pas été bon prophète, et sa haine contre le fermier général lui a fait méconnaître la grande valeur du chimiste.

Est-ce à dire, comme l'a prétendu un historien, que

Marat a préparé la mort de Lavoisier? Tout esprit de bonne foi a, dès longtemps, formulé la réponse.

Lavoisier fut décapité dix mois après l'assassinat de Marat.

Au surplus, le 19 floréal an II (10 mai 1794), époque de la condamnation de Lavoisier, sous le règne de Robespierre, il s'en fallait de beaucoup qu'on s'appuyât sur les dénonciations antérieures de Marat pour confirmer une sentence de mort.

On a parlé d'une lettre insérée dans l'*Ami du Peuple*. Les accusations qu'elle contenait étaient, il faut bien le dire, en partie fondées. Nous reconnaissons que les termes en étaient singulièrement agressifs, mais Marat n'était que l'éditeur responsable et non l'auteur de la lettre.

Qu'il ait voulu « savourer une vengeance », parce que Lavoisier avait jadis professé pour ses découvertes un parfait dédain, c'est là pure hypothèse. Marat, a-t-on dit, avait pour Lavoisier la haine de la médiocrité envieuse; son âme, pleine de rancune, n'oubliait pas qu'en 1780 le *Journal de Paris* ayant annoncé à tort que le *Traité du Feu* avait eu l'approbation de l'Académie, Lavoisier avait démenti le fait en quelques paroles dédaigneuses.

Le 10 juin 1780, Lavoisier avait écrit: « M. Lavoisier a lu à l'Académie un article du *Journal de Paris*, où l'on présente les observations par lesquelles M. Marat aurait rendu l'élément du feu visible, comme approuvées par l'Académie. Il ne se trouve rien de pareil dans le rapport dont ce travail a été l'objet. M. Le Roy est chargé par l'Académie de répondre à cette assertion. »

Il est bon d'ajouter que Marat fit amende honorable, si nous en croyons ce qu'il écrivit à Macquer: « J'ai retranché de mon *mémoire*, Monsieur, ce que vous n'approuvez pas, ainsi il ne reste aucune raison de faire des difficultés. J'attends avec impatience votre approbation. Si vous me la refusez, je vous prie de me renvoyer le manuscrit, j'irai le mettre sous les yeux de M. le Garde des Sceaux, et il jugera des raisons du refus. » [Macquer était censeur royal pour l'histoire naturelle, la médecine et la chimie; c'est pour cette raison que le manuscrit de Marat lui avait été soumis].

Par contre, il n'a eu garde de ménager Lalande, qui le lui rendit plus tard à gros intérêts. Malgré toute la virulence du langage, le croquis est intéressant: « Si tu es curieux de le connaître (Lalande), va à Ruggieri, et si tu vois un sapajou crotté, menant en laisse trois ou quatre jouvencelles de l'autre siècle, c'est là ton homme.

» Tu pourrais le voir aussi souvent à Popincourt, car il y joue souvent la comédie; mais comme il n'y paraît qu'en habit de caractère, voici son signalement: Demain très décharné et d'un âge plus que mûr, portant surtout vert pâle à basques fort courtes; veste olive à basques fort longues; culottes lie-de-vin n'atteignant pas le genouil, petit chapeau, grande bourse, énormes manchettes, bas jonquilles, souliers carrés. Cet habillement, jadis de mode, n'est pas tout à fait de son goût, mais il le porte par devoir; c'est un bien de famille substitué. M. son père en hérita du dernier maître qu'il servit; à sa mort, il le légua à l'aîné de ses enfants mâles, à la charge de l'endosser les jours de représentation. Les Parisiens ont tant de confiance en ses prédictions que, lorsqu'il leur annonce la pluie, ils se mettent en bas blancs, et qu'ils prennent leur parapluie lorsqu'il leur annonce le beau temps. »

Un peu moins outrée est la physionomie de Cassini, qui ne reçoit qu'égratignures légères. De même les physiciens « petits amateurs à grandes prétentions », Rochon et Le Roy. Le premier est traité de plagiaire; quant au second, voici ses titres à la célébrité: « Il a rédigé, vaille que vaille, 233 rapports, fait 850 fois antichambre chez les hommes de la cour, il a dîné 1,119 fois en ville, et a eu 1,119 indigestions. »

Dans les registres de l'état civil de Paris, de 1793 à 1795, les Brutus-Marat, Marat-Brutus et Lepelletier-

Marat figurent en grand nombre : de même les Rousseau-Marat, Marat-Duchesne et Marat-la-Montagne.

Une femme se fait inscrire sous les prénoms de Julie-Marat, tandis qu'une autre vient faire à la commune cette déclaration solennelle : « Nous avons juré d'élever autant de Marat que nous aurons d'enfants; nous leur donnerons pour Evangile les collections entières des œuvres de ce grand homme. »

Un patriote, du nom d'Orain, apporte au club des Cordeliers son enfant, que le président reçoit, embrasse et remet à quatre jeunes filles, vêtues de blanc. On l'enveloppe dans un drapeau tricolore; puis deux prêtres mariés le baptisent au nom du Très-Haut et de la Liberté, sous le nom de Brutus-Marat Lepelletier.

A Auch, on vit un Paris-Marat; à Brest, dans une fête de l'Être suprême, l'officier de l'état civil inscrivit un Théophile-Marat, à côté d'une Unité-Cornélie. A Valogne, un enfant fut appelé Sans-Culotte-Marat.

Devant l'expression de l'opinion publique, la Convention n'avait qu'à donner sa sanction. C'était d'ailleurs l'époque où la rue dictait ses lois à l'Assemblée.

Le 24 brumaire 1793, l'Assemblée avait rendu le décret qui accordait à Marat les honneurs du Panthéon. Le Comité d'Instruction publique devait composer le plan de la cérémonie.

Les deux tableaux de David représentant la mort de Lepelletier et celle de Marat figuraient dans le lieu des séances des représentants du peuple : un crédit de 24,000 livres était ouvert au peintre pour subvenir aux frais de gravure et d'impression de son chef-d'œuvre; avec cette réserve que David désignerait le graveur; que mille exemplaires de sa gravure seraient distribués aux représentants et aux départements; qu'on déposerait le surplus aux Archives Nationales et que, sous ces conditions, les planches resteraient la propriété de l'artiste.

Le dernier article portait : que les tableaux, après avoir été placés dans le lieu des séances de la Convention, n'en pourraient être retirés sous aucun prétexte par les législateurs qui suivraient.

Quelques jours après, sur le rapport de Chénier, on proposait l'exclusion de Mirabeau du Temple des grands hommes.

Mais ce n'est qu'après Thermidor que Léonard Bourdon, au nom du Comité de l'instruction publique, fit décréter que les cendres de Marat seraient transférées dans la ci-devant église Sainte-Genève, le jour de la dernière sans-culottide, époque de fête publique dans le nouveau calendrier.

Le 21 septembre 1794, la cérémonie fut célébrée en grande pompe. Arrivé devant le Panthéon, le convoi s'arrêta. Un huissier de la Convention s'avança vers la porte du temple et lut à haute voix le décret qui conférait à Jean-Paul Marat les palmes de l'immortalité.

Le corps, descendu du char, fut déposé sur une estrade, et, pendant qu'on rejetait par une porte latérale les restes *impurs* de Mirabeau, suivant l'expression du *Moniteur*, les échos retentissaient du son des voix des choristes, chantant une mélodie de Méhul.

Le président de la Convention prononçait ensuite le discours d'usage, et la fête se terminait par un chœur général à la gloire des martyrs et des défenseurs de la Liberté, composé pour la circonstance par M. Joseph Chénier, pour les paroles, et Cherubini pour la musique.

L'heure des représailles était proche. La panthéonisation était le dernier acte de cette triste comédie. Le peuple, affolé, allait retrouver sa boussole.

Le 8 février 1795, la Convention arrêta que les honneurs du Panthéon ne seraient plus décernés à aucun citoyen, ni son buste placé dans le lieu des séances ou tout autre endroit public, que *dix ans après sa mort*.

Le lendemain, à l'ouverture de la séance, on enlevait de la salle les bustes de Marat, de Lepelletier, de Dampierre et de Beauvais, ainsi que les deux tableaux de David représentant la mort de Lepelletier et celle de Marat; on n'y laissa que le buste de Brutus.

Un mois auparavant, le 9 janvier, on avait commencé la démolition du monument élevé à Marat sur la place du Carrousel; les citoyens aidaient les ouvriers dans leur travail. Sur le chantier, les crieurs vendaient un opuscule, qui portait un titre déjà significatif : *Les crimes de J.-P. Marat*.

Le même jour, quelques jacobins qui avaient promené le buste du tribun dans le faubourg Saint-Antoine étaient mis en état d'arrestation.

C'est le moment que choisit une feuille royaliste pour réimprimer, un extrait du *Plan de Constitution* publié par Marat quelques années avant. Cet extrait, accompagné d'habiles commentaires, présentait l'*Ami du Peuple* comme le plus fidèle soutien de la monarchie.

Le lendemain, ce ne fut qu'un cri de réprobation : au théâtre de la rue Feydeau, le buste de Marat, renversé puis réinstallé par le Comité de Sûreté générale, est de nouveau jeté à bas. Les spectateurs attirés en foule par la pièce du jour, la tragédie de *Phèdre*, acclamaient Rousseau et insultaient Marat. Le buste de l'auteur d'*Emile* fut substitué à l'image du démocrate. Au théâtre de la République, au théâtre de la Montausier, les mêmes scènes se produisirent.

Quelques personnes fabriquèrent un mannequin qui fut brûlé dans la cour des Jacobins, aux applaudissements de la foule. Les cendres de ce mannequin, mises dans un vase de nuit, furent jetés dans l'égout de la rue Montmartre. Ce même égout avait déjà reçu son buste, que des enfants avaient promené dans les rues, en l'accablant d'insultes, et qu'ils avaient lancé dans le gouffre, en hurlant : *Marat, voilà ton Panthéon!* [Ce dernier incident fut confirmé plus tard par un témoin oculaire, le célèbre peintre de bergeries, Pâris, dont la famille habitait alors la rue Montmartre.]

Tous ces événements avaient motivé le décret de février 1795.

Restait à en poursuivre l'application.

Le 7 ventôse an III (26 février 1795), Guinguené, au nom de la Commission exécutive de l'Instruction publique, écrivait à Soufflot, alors inspecteur général du Panthéon, que la famille de feu Marat n'ayant pas réclamé son corps, comme celui de Lepelletier, il y avait lieu de ne pas surseoir à son inhumation.

Le lendemain, Michel Parot, commissaire central de la section du Panthéon, assisté de son greffier, faisait extraire les restes de Marat, renfermés dans un cercueil de plomb, couvert d'une caisse en bois, et les faisait remporter, en présence du citoyen Soufflot, au cimetière ci-devant Genève.

Ce cimetière, dont l'emplacement est marqué sur le *plan Turgot*, et qu'on appelait autrefois le *cimetière des Clercs*, se trouvait à gauche de l'église Saint-Etienne-du-Mont.

Cette nécropole ayant été désaffectée au commencement du siècle, on a ouvert une voie de communication dans une partie de son emplacement. Sur l'autre partie on voit aujourd'hui des jardins qui se trouvent derrière le bâtiment d'administration de la bibliothèque Sainte-Genève et de l'Institution Lelarge. Il existe à ce même endroit une usine d'électricité.

Et, à ce propos, n'est-il pas permis de rappeler que Marat était un des hommes de son temps les plus compétents en physique médicale et particulièrement en thérapeutique électrique?...

Le 26 novembre 1789, Marat avait installé au 39 de la rue de l'Ancienne-Comédie une imprimerie. Il avait fait argent de tout pour arriver à ce résultat, vendant la plus grande part de ce qu'il possédait, engageant même l'argent de sa femme pour réaliser le rêve qu'il caressait depuis si longtemps.

D^r A. CABANÈS.

LES CONFESIONS

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE (1830-1890)

PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE

M. Arsène Houssaye est une des personnalités les plus considérables de la république des lettres. Depuis cinquante ans, il s'est trouvé en relations suivies avec tous les hommes marquants de notre pays. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'intérêt exceptionnel que présentent les mémoires dont il vient de publier deux nouveaux volumes.

L'anecdote, qui n'est point ménagée, leur donne une vie plus intense, plus humaine; et l'on n'y voit point, — dans cette galerie si riche, — les minces et futiles préoccupations personnelles, qui rapetissent et ridiculisent un bon nombre de nos hommes de lettres d'aujourd'hui. On y voit le bon temps de la haine du bourgeois, une haine pas méchante, et qui ne se manifestait même pas dans les œuvres: tout au plus une attitude, chez des jeunes gens de talent qui ne pouvaient pas toujours payer leur terme. Quelques-uns se perdirent dans la politique et y perdirent sans doute une bonne dose de leur talent; ceux d'entre eux qu'elle n'a point étranglés, n'en auraient point été moins grands sans elle. La politique est un métier; ce n'est pas un art. Elle est, nous ne le voyons que trop, une ressource pour ceux qui n'en ont pas d'autres. Et dire qu'il n'est pas permis de vivre sans cela!

Arsène Houssaye s'en est toujours gardé; c'est pour cela, sans doute, qu'il a vécu longtemps, sans vieillir, un peu comme ces philosophes du fameux tableau de Couture, l'*Orgie Romaine*, qui regardent passer leur temps, avec le sentiment de leur impuissance. Tout au plus a-t-il subi l'influence de hautes relations, et ce n'est pas ce qui fournit le moindre attrait à cette galerie où défilent, ici et là, des personnages historiques, emportés par les événements, mais dont quelques-uns ne furent pas sans grandeur. Dans de telles conditions, le rôle fait oublier l'homme ou le défigure, et il faut un passant répandu et observateur, comme Arsène Houssaye, pour saisir et apprécier les intimités de sa nature. Les mémoires nous en ont beaucoup plus appris, sur les personnages historiques, que les traités les plus volumineux. Ce sont eux qui contribueront à refaire l'histoire, c'est-à-dire qui permettront aux historiens futurs de la montrer sous son véritable jour, débarrassée de toutes ses légendes, et dépouillée surtout des préférences innées de celui qui se met en peine de l'écrire.

Dans ce temps déjà lointain où Paris comptait une véritable pléiade d'hommes de lettres, les esprits n'étaient pas déformés comme ceux d'aujourd'hui. Des événements terribles, irréparables, pour le moment du moins, ne pesaient point de tout leur horrible poids, sur des intelligences d'élite; et c'est grâce à cela, sans doute, qu'il y eut, en France, un incomparable épanouissement de génie artistique et littéraire. L'auteur de ces deux volumes en fait, d'ailleurs, l'aveu. 1815, sans être oublié, s'en allait dans le passé, la France n'ayant point été mutilée; et si elle gardait le souvenir de l'invasion, celui-ci était atténué par la mémoire de l'épopée militaire impériale. Aussi, n'y avait-il que très peu d'ombre dans les âmes, au milieu d'une prospérité matérielle parfaite, et, plus tard, au milieu des reflets trompeurs d'une gloire qui nous coûta cher. Cet état d'esprit me semble fort bien résumé, dans les lignes suivantes:

« Dès mon entrée dans la vie, j'ai étudié ces deux philosophes: Héraclite et Démocrite. J'ai fermé bien vite la porte au pleurnicheur sempiternel. Si la vie n'est qu'un enterrement, pourquoi ne pas se faire enterrer tout de suite? En ma première jeunesse, je pouvais pourtant dire, comme Voltaire, qu'il n'y avait pas de quoi être content. J'ai déjà conté comment il me fallut traverser des jours très rudes par le froid et la faim, abandonné de ma famille, dans l'âpre travail de la pensée, cet abîme ou plutôt ce tonneau des Danaïdes. Depuis ma première jeunesse, ma vie a paru toute joyeuse aux curiosités du dehors, mais pour ceux qui regardent de plus près, combien de tristesses cachées! Tout homme, même le plus heureux, monte sur son Golgotha; tout rayon de bonheur se paie par des jours d'orage. Je n'en suis pas moins resté obstinément résigné, parce que j'ai reconnu que Dieu avait daigné donner à ses créatures une table bien servie: s'il y a des coupes empoisonnées, n'y a-t-il pas des roses au festin?

« Le pessimisme est une mode qui reparait en toute période. Mais quand j'étudie les pessimistes de près, je m'aperçois qu'ils en prennent gaiement leur parti. Ces malades se portent mieux que le Pont-Neuf. Ce sont bien là les gens qui se plaignent que la mariée est trop belle. Ce qui achève de tuer le pessimisme, c'est que jamais un pessimiste ne s'est jeté du haut des tours Notre-Dame. Ils veulent bien pleurer sur les misères d'autrui, mais ils ont trop le culte d'eux-mêmes pour attenter à leurs jours; ils s'en viennent, d'un air douloureux, à toutes les gaietés de la vie. »

Les extraits que nous donnons ci-dessous permettront à nos lecteurs de se faire une idée de l'intérêt de ce nouveau livre.

A la fête que je donnai pendant le siège de Paris pour les blessés, Auber, qui avait quatre-vingt-onze ans, fut le lion de cette nuit toute étoilée: toujours souriant, jetant de groupe en groupe des mots spirituels, daignant accompagner au piano les cantatrices, entre autres Marie Roze, qui chanta le *Premier jour de bonheur*.

Ce fut le dernier jour de bonheur pour Auber, qui ne survécut que trois mois à ce triomphe improvisé.

Comme quelques généraux complimentaient les actrices et l'illustre compositeur, Auber retint tout un groupe par le charme de sa causerie. Il n'y avait que lui au monde pour bien dire et pour tout dire: « J'en ai tant vu! » soupira-t-il. Et, s'adressant au général Read: « Songez, général, que j'ai assisté à la tragédie d'André Chénier allant à la guillotine. Le poète Roucher, seul dans la fatale charrette, avait quelque peu la liberté de ses mains. Il prisait à tout instant. On avait daigné lui laisser sa tabatière, comme on donne aux criminels un verre d'eau-de-vie à l'heure suprême. Il était face à face avec André Chénier; je n'entendais pas, mais on a dit depuis qu'ils parlaient d'un monde supérieur où il n'y aurait pas de guillotine.

« Deux nobles têtes qui allaient tomber! J'étais sur les marches de l'église Saint-Paul, mais j'échappai à l'ami de mon père qui s'y était arrêté avec moi, pour suivre la charrette, dont toutes les figures, hommes et femmes me prenaient le cœur. Horrible spectacle! On

disait dans la foule qu'on allait les sauver, ce qui ne faisait pas l'affaire des curieux accoutumés à voir tomber des têtes. Et quelles têtes! On admire aujourd'hui beaucoup Chénier, on n'admire pas assez Roucher, car le *Poème des mois* est une belle chose déjà romantique, comme l'a dit Chateaubriand. Eh bien, général, on ne les a pas sauvés: j'ai entendu les affreux cris de la foule, j'ai presque respiré comme elle l'odeur du sang, un sang précieux s'il en fut. » Après un silence douloureux, Auber continua:

« Ne parlons pas si haut; qui sait si on ne nous redonnera pas bientôt ce spectacle? mais j'ai quatre-vingt-onze ans: on aura beau guillotiner à la place de la Bastille, à la place du Trône ou à la place de la Concorde, je ne serai plus parmi les spectateurs. »

On n'osa pas interroger Auber sur ce dernier mot; avait-il le pressentiment de sa mort prochaine, ou bien voulait-il dire qu'il ne voulait plus assister à ces sanglantes saturnales de l'humanité? J'étais survenu, je connaissais bien cette histoire des derniers moments de Roucher et de Chénier. Auber dit alors en se retournant vers Marie Roze toute éclatante de fraîcheur: « Fouquier-Tinville se serait écrié en vous voyant: Ne voilà-t-il pas une belle rose, pour être cueillie par l'échafaud? »

Très peu de temps auparavant j'avais vu Auber à un des lundis de l'impératrice; il conduisait l'orchestre pour le concert où, d'ailleurs, on n'avait indiqué que son réper-

toire. Comme il demeurait intrépidement debout quand tout le monde était assis, l'impératrice alla gracieusement à lui : « Monsieur Auber, si vous refusez encore de vous asseoir, vous allez nous condamner à rester tous debout. — De grâce, dit Auber, que Votre Majesté ne me condamne pas à me rappeler mon âge. Devant vous, Madame, je sens que j'ai toujours vingt ans. »

Et Auber, l'œil vif comme toujours, s'affirma debout en point d'admiration.

J'ai déjà dit que pendant le siège j'avais eu à moi tout seul une ambulance dévorante où Ricord avait envoyé quatre officiers et douze soldats, les uns blessés, les autres malades. Il me fallait nourrir tout ce monde-là sans compter le monde de la maison y compris les ambulancières. On ne se figure pas à quel travail je m'étais voué, moi qui, réengagé, passais deux fois par semaine ma nuit aux avant-postes. J'avais fait une razzia au Jardin des Plantes, d'où je rapportai des quartiers d'éléphant, des autruches, des perroquets et des perruches. Le bruit se répandit que je me nourrissais trop bien. Le bruit a persisté. Je retrouve à propos dans l'*Événement* cette lettre que j'écrivais à Aurélien Scholl :

« Maurice d'Hérisson, aussi vaillant par la plume que par l'épée, voudrait bien me faire passer pour un gourmand du siège, mais je ne passerai pas.

« Il nous accuse, Ricord, toi et moi, d'avoir mangé tous les perroquets du Jardin d'Acclimatation. Nous n'avions pas besoin de cela pour répéter toutes les bêtises humaines, mais la vérité, c'est que nous avons été bons camarades avec nos amis affamés : nous n'avions acheté les perroquets et les perruches que pour les offrir en des déjeuners qui étaient de vrais déjeuners de corps, où tu trompais la faim des autres à force d'esprit. Demande plutôt au général Schmidt, au général Monselet, deux survivants à la famine, car, combien en sont morts, comme Théophile Gautier, hélas! — Ton ami, ARSÈNE HOUSSAYE. »

Quoique ma table ne fût pas alors très hospitalière, j'avais tous les jours des amis qui venaient me demander une cuisse de lapin ou une aile de perruche. Ah! comme alors la pomme de terre remplaçait la truffe! Coligny me disait le soir : « Donnez-moi deux pommes de terre pour ma mère », comme il m'eût dit : « Donnez-moi deux perles pour ma maîtresse. »

Je retrouve des lettres de Charles Monselet, d'Olivier Métra, d'Arnold Mortier, qui s'invitaient à dîner chez moi dans les mêmes termes que je les invitais moi-même. Par exemple :

« Monsieur Charles Monselet prie M. Arsène Houssaye de lui faire l'honneur de dîner avec lui chez l'historien du *Quarante-et-unième fauteuil*, avenue Friedland, 49. »

Janvier 1871.

Pour la seconde fois, Métra et Monselet voulaient casser une croûte chez moi. Un simple déjeuner qui leur tienne lieu de dîner. Je me suis mis moi-même en campagne pour qu'ils ne puissent pas dire, en prenant place à table :

Au banquet de la vie infortunés convives.

La boucherie anglaise est toujours ma ressource depuis les premiers jours du siège. Le maître de céans, qui se dit mon ami et qui mérite ce titre, m'a proposé quatre perruches, un filet d'éléphant et du saucisson d'âne. Total : soixante-dix francs. C'est pour rien. J'ai couru tout le faubourg. Il y a encore des pâtés chez les pâtisseries, mais je ne m'y laisse pas prendre, tant j'ai peur d'y trouver des rats. On me propose un chat pour huit francs; je passe outre. Un chasseur sur les toits me propose trois pierrots pour six francs, je les prends tout de suite. J'ai encore chez moi des œufs et des pommes de terre. Mon fils, qui est venu me voir hier de Champigny, m'a apporté du pain d'officier « pour moi seul », m'a-t-il

dit. Je donnerai de ce pain-là à Métra et à Monselet, mais en les rationnant. Dieu soit loué! une femme passe, cachant une poule sous son tablier. Je suis sûr que c'est une poule volée. « Combien votre poule? — Je n'ai pas de poule. — Allons donc! » Et je saisis la bête par le cou.

— Prenez garde, Monsieur, si on nous voyait! — Vingt francs, n'est-ce pas? — Oh! là là là, c'est se moquer du monde!... Pas moins de cinquante!

Le dix janvier, c'était pour rien! Je donne cinquante francs et j'emporte la poule, méditant de n'en donner que la moitié pour le déjeuner. Me voilà revenu, poule et pierrots à la main, jusqu'à la boucherie anglaise, d'où tout est porté chez moi. Là je préside au travail du festin; heureusement, j'ai encore quelques terrines de beurre salé. Je sacrifie quatre œufs et quatre pommes de terre. A onze heures et demie, mes convives arrivent, je détaille le menu. Métra promet pour le dessert de pianoter deux valse. Si Monselet est content, il rimera trois strophes. On met la table dans la galerie comme aux grands jours. « Pourquoi quatre couverts? dit Monselet d'un air effrayé. — Ici on met toujours un couvert pour l'imprévu. — C'est bien, mais pour aujourd'hui on dira que vous êtes absent. »

Monselet n'a pas plus tôt parlé que le timbre retentit par tout l'hôtel. En toute hâte Monselet va sur l'escalier dire à un jeune mobile de service à l'ambulance que je suis sorti.

Ce n'est pas un ami qui a sonné, c'est une amie. Monselet est quelque peu ébranlé. Métra court au-devant de la visiteuse. Tout justement sa première parole est celle-ci. « Le déjeuner est-il servi? »

Tout va bien, mais un nuage passe sur ma figure. C'est que je pense aux deux officiers de mon ambulance. Je décide qu'on leur enverra leur part du déjeuner. Ah! comme il faisait faim ce jour-là! « Si on leur faisait une petite place? dis-je à Monselet. — Non! répondit-il, en frappant sur la table; il faut les tuer. »

On n'alla pas jusque-là, mais on se promit de leur réserver la tête et les pattes de la poule. Fatalité! le timbre retentit encore. Cette fois, c'est Ricord. Celui-là ne demande pas la permission. Il nous voit à table, il s'écrie : « Quelle belle fortune! » Monselet avait pâli. Mais Ricord, qui est bon prince, après avoir menacé de tout manger, nous dit gaiement : « Vous êtes bien heureux que je sorte de table. » Mes deux convives respirèrent.

La dernière nuit du siège on ne dort pas. Le matin il n'y eut ni aurore ni soleil. Un brouillard glacial jeta son voile sur toutes choses; il semblait que le ciel pleurât notre douleur. A huit heures on voyait encore, par les fenêtres fermées, la lampe studieuse ou la bougie réveillée.

Nous avons passé la nuit, Charles Coligny et moi, remuant des papiers, cherchant à percer l'avenir, découragés, mais ne croyant pas encore que le dernier mot fût dit. J'avais écrit à mes deux fils, l'un sous les armes, l'autre encore enfant, malade à Biarritz. Trois ou quatre fois pendant la nuit nous étions montés pour parler aux soldats de mon ambulance; la dernière fois, le silence et le sommeil avaient envahi toute la pièce, jusqu'aux gardes-malades.

Le duc d'Acquaviva, un de mes amis du siège, me surprit à ma porte. « Si matin? lui dis-je en lui serrant la main. — Vous savez, dit le duc, que les Prussiens vont entrer dans Paris par l'avenue de l'Impératrice ou par l'avenue de la Grande-Armée? — Ils n'oseront pas, dit Coligny. — Vous allez voir s'ils n'oseront pas! » En une minute nous fûmes à l'Arc de Triomphe perdus dans un groupe de curieux, de gardes nationaux et de gamins hurlant : « A bas les Prussiens! » Un capitaine d'une compagnie de marche représentait aux curieux, tout en menaçant les gamins, qu'il fallait de la dignité, même dans la défaite. « Nous sommes vaincus, disait-il, mais nous ne sommes pas désarmés. Les Prussiens viennent

jusqu'ici; ne les regardons pas. » Mais nul n'écouta le capitaine. Les Parisiens montaient par l'avenue des Champs-Élysées, par l'avenue Friedland, par l'avenue de Wagram.

Quelques autres amis survinrent : Eugène Giraud, le docteur Contour, Maddrazo, Hector de Callias. « Que faisons-nous là ! dis-je. Venez chez moi; les Prussiens seraient trop fiers de nous voir assister à leur triomphe. »

Mais le flot chasse le flot; nous étions refoulés de toutes parts contre les chaînes et les bornes de l'Arc de Triomphe. Tout à coup des échos de la musique militaire allemande scandée par le galop des chevaux. C'étaient les Prussiens ! c'étaient les uhlands ! c'étaient les Bava-rois ! Ils venaient par les avenues de l'Impératrice et de la Grande-Armée. Hélas ! la grande armée, où était-elle ? Il nous semblait à tous subir un horrible rêve. Tout à coup, quoique les régiments ennemis fussent à quelque distance, des cavaliers apparurent tout près de l'Arc de Triomphe. Il semblait qu'ils fussent sortis de dessous terre. Malheur des malheurs ! Ils balayèrent tous les Parisiens qui avaient franchi les chaînes de ce monument élevé à l'héroïsme de ceux qui naguère avaient battu les Allemands. Ils dégainèrent et jouèrent du sabre à tort et à travers, c'était leur manière de s'annoncer dans cette capitale qui avait mis bas les armes. Ils furent suivis de près par le roi Guillaume tout fier de faire retentir les sabots de son cheval sous les victoires de Napoléon. La

musique jouait toujours ses airs victorieux. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre, mais il me fallait affronter le spectacle; spectacle forcé, puisque nous ne pouvions ni avancer, ni reculer; nous nous regardions pâles, désolés, haletants comme pour tenir conseil. Tout à coup des hurrahs, des hurrahs; c'était le roi ! De violents sifflets partirent de toutes parts, mais Guillaume ne voulut pas subir les sifflets, il éperonna son cheval et, tout colère, il le lança vers notre groupe. Nous le regardâmes de haut, cet homme à cheval qui n'avait pas droit par ses victoires mathématiques de passer sous notre Arc de Triomphe. Nous n'en fûmes pas pour cela réduits en poussière.

« Après cette secousse de colère, le roi fit reculer son cheval pour galoper plus solennellement sous cet Arc de Triomphe où n'était point passé Napoléon ! Il fut encore salué par des sifflets, mais il passa, suivi à distance de de Moltke, de Bismarck et des autres. Mes yeux se fermèrent; je ne vis pas bien si ceux-là se pavanèrent sous l'Arc de Triomphe; je crois qu'ils n'osèrent pas. Dès que le roi fut de l'autre côté et qu'il vit le Paris ruiné sous les bombes et sous la faim, il fut content de lui et rebroussa chemin. Il avait été convenu qu'il n'entrerait pas à Paris, mais il a voulu défier Paris sous l'Arc de Triomphe. « Eh bien, dit un de nous, toute la gloire est pour Paris tué lâchement par la faim. »

A. H.

LES COURANTS AÉRIENS

Le jour où la direction des ballons sera devenue un fait accompli est probablement encore assez lointain. En attendant, les aéronautes continuent leurs expériences sur les courants aériens. Parti de France, le mouvement a gagné l'étranger. Récemment, un aéronaute italien, accompagné d'un journaliste et d'un ingénieur espagnol, a tenté de traverser l'Atlantique.

A la vérité, le succès n'a pas couronné cette tentative audacieuse. De Gênes où il fut lancé, l'aérostat n'alla pas bien loin et, au lieu de se diriger sur la mer, rebroussa chemin et vint atterrir dans le Piémont, près de Voghera.

Est-il donc impossible de franchir en ballon la Méditerranée ? Les courants aériens de terre sont-ils donc différents des courants aériens de mer ? Telles sont les questions que le public se pose tout d'abord.

L'échec de l'aéronaute italien était à prévoir. Il prouve une fois de plus qu'il est indispensable, avant de se lancer dans les airs, de connaître à fond les courants qui régissent l'atmosphère. La tentative avortée dont nous venons de parler démontre péremptoirement la nécessité de la publication d'un graphique des courants qui sillonnent l'Europe à diverses altitudes, graphique dont la connaissance deviendra indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper sérieusement d'aérostation.

La traversée de la Méditerranée en ballon est chose assez facile à exécuter à la condition *sine qua non* d'avoir à sa disposition un aérostat de gros cube, d'une imperméabilité presque absolue et une quantité de lest suffisante pour franchir les huit cents kilomètres qui séparent la France de l'Algérie. Il faut, en outre, un arrimage spécial de la nacelle qui permette aux aéronautes, en cas de descente en pleine mer, de pouvoir y séjourner assez longtemps pour être secourus. Il faut, enfin, que l'aéronaute ait une connaissance suffisante des courants, de façon à ne pas déterminer au hasard son point de départ et surtout l'heure de ce départ, condition indispensable à la réussite de la tentative.

Les nombreuses expériences faites en mer, principalement sur la Méditerranée, ont amené à la conclusion que les courants stables venant de l'ouest, en obliquant

tantôt vers le nord, tantôt vers le sud — courants rencontrés dans les bassins de la Seine, de la Meuse et du Rhin — sont à peu près les mêmes, avec cette différence que l'inclinaison vers le sud ou vers le nord se produit périodiquement à certaines heures de la journée. C'est, du reste, ce que les marins appellent les « vents de terre » et les « vents de mer ».

Or, tout aérostat bien dirigé, partant des côtes de Provence, d'Espagne et même d'Algérie, pourra traverser une partie de la Méditerranée. Il faut éviter, au contraire, de choisir son point de départ en Italie.

A l'appui de cette théorie, laissez-moi vous citer quelques exemples tirés de l'aérostation. En 1852, Arban, parti de Marseille, poussé par les courants de N.-O., vint atterrir en Italie. Un an plus tard, il partait de Barcelone et trouvait la mort dans la Méditerranée, toujours poussé par les mêmes vents.

En août 1882, Adolphe d'Armentière s'élevait à Montpellier et se perdait dans la Méditerranée; son matériel fut retrouvé sur la plage de Palagean.

En septembre de la même année, Ch. Brest partait de Marseille pour périr sur les côtes de la Corse, où l'on recueillait son ballon et ses agrès. Enfin, l'aéronaute Capazza, parti aussi de Marseille, vint également échouer en Corse.

Tous ces accidents qui ont enlevé à la science aéronautique des hommes vaillants ont été sans exception provoqués par les imperfections du matériel en usage.

Le capitaine Jovis a été plus heureux, et, en juillet 1883, fêtant l'anniversaire de Montgolfier, il a effectué une ascension intéressante. Il se basait, pour cette tentative, sur sa connaissance des courants aériens, sur son expérience, et enfin sur l'excellence de son aérostat dont la construction spéciale lui permettait d'affronter tous les dangers. Parti de l'usine à gaz de Marseille à huit heures du soir, en présence du préfet, M. Poubelle, et des Sociétés scientifiques, l'*Albatros* — un aérostat cubant 3,000 mètres — prenait la mer du côté de la Ciotat, poussé par un vent N.-O. Le voyage s'effectua dans les meilleures conditions jusque sur les côtes de Corse. Là, l'état hygrométrique de l'air fortement saturé d'humidité

dité, força les aéronautes d'abandonner 400 kilos de lest. Malgré cela ils allaient sombrer, lorsqu'ils exécutèrent une manœuvre que nous recommandons spécialement à tous les navigateurs aériens. Il y avait à bord trois forts cordages en chanvre, pesant, mouillés, 300 kilos. On les largua sous l'aérostat, de telle sorte que, le gaz étant parfaitement équilibré, toutes les fois que l'*Albatros* avait une tendance à s'approcher des flots, il se trouvait délesté du poids des cordages qui y plongeaient, ce qui lui donnait une force ascensionnelle suffisante pour le faire remonter à 200 mètres; le poids des cordages le faisait-il redescendre qu'il s'élevait de nouveau.

Ce « jeu de bascule » permit aux aéronautes d'arriver jusqu'en vue des côtes d'Algérie où ils furent signalés à Philippeville. Puis, repris par un courant violent de S.-S.-O., ils décidèrent de rebrousser chemin et d'opérer leur descente sur les côtes d'Italie. Le ballon se dirigea, en effet, vers le golfe de Gênes. En vue de la Corse et de la Sardaigne, ils furent emportés par un vent impétueux. La température s'était abaissée, le gaz se condensait. Ils durent abandonner peu à peu les trois cordages,

les coffres et les instruments, La nacelle traînait sur l'eau, ayant comme voile le ballon à demi dégonflé. Ils marchaient avec une vitesse de 120 à 130 kilomètres à l'heure. Inutile de dire avec quelle impatience ils attendaient le lever du soleil au-dessus des Alpes italiennes : le salut.

Ses premiers rayons apparurent au moment où les aéronautes approchaient du golfe de Gênes. L'*Albatros* s'éleva alors à 3,500 mètres d'altitude. A 10 h. 35 du matin, il opérait sa descente dans la commune de Villa-Basilica, province de Lucques, située sur les Apennins à 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

C'est la première fois qu'une tentative de ce genre eut un tel succès. De ce qui précède on peut conclure qu'en s'entourant de tous les engins perfectionnés que la science nous offre, il est possible d'effectuer la traversée de la Méditerranée; mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, il faut choisir son point de départ sur les côtes de Provence ou d'Espagne, et non sur celles de l'Italie.

E. L.

LA SOIRÉE EN FAMILLE

LE NAIN

Près d'une fenêtre dont les rideaux sont tirés, on place une table recouverte d'un tapis. Les acteurs, au nombre de deux, se placent derrière la table, l'un devant l'autre; celui des deux acteurs qui doit remplir le rôle du nain et parler au public, s'agenouille sur un tabouret; puis il place ses mains sur la table après les avoir introduites dans une paire de bottines; ces mains seront les pieds du nain.

Le second partenaire, caché à la vue par le rideau, ne

rendre leur maximum d'effet. Il suffit d'un tour original dans l'esprit, d'une idée drôle, d'un à-propos bien venu pour dérider le public. Une fois ce premier résultat obtenu, on peut être certain que le nain aura du succès, car quelque peu réussie que soit la diction, quelque peu approprié que soit le geste, il reste toujours une sorte de désaccord entre l'une et l'autre qui force le rire et donne, par son absurdité même, un cachet grotesque à la *performance*.



laisse voir que ses bras qu'il passe par-dessus les épaules de celui qui est placé devant lui.

Naturellement, ces préparatifs doivent être faits en dehors et à l'insu du public.

Le nain ainsi préparé, on le revêt d'oripeaux ainsi que le montre notre fig. 2, et la représentation peut commencer.

Le nain débite alors des chansons et des monologues que les bras du partenaire soulignent d'une façon grotesque en s'attachant à gesticuler à contre-temps et à contre-sens. Nous recommandons au nain de se gratter le nez avec ses mains chaussées, ce qui détermine toujours une explosion de rire.

Il existe, dans ce genre, une série d'exercices auxquels deux compères, habitués l'un à l'autre, arriveront bien vite à faire

Certaines fables du bon La Fontaine sont très appropriées au jeu du nain; la *grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* est d'un succès assuré. Les monologues, en imitation du genre anglais que l'*Universel illustré* a publiés dans de récents numéros, sont également très convenables pour le nain.

Pour ce jeu, comme du reste pour la plupart des amusements destinés à être représentés en public, il convient de s'assurer, par quelques répétitions préparatoires, que tout est au point et que les rôles sont sus. Pour cela, point n'est besoin d'une grande préparation; un peu de mise en train suffit et, l'inspiration aidant, le nain fera son petit effet.

P. B.

GALERIE DES INVENTIONS, DÉCOUVERTES & OBSERVATIONS NOUVELLES

LE MONUMENT DE GLACE DE REIMS.

Il est bien rare en France de subir des hivers aussi rigoureux que celui que nous venons de traverser. Si, par bien des côtés, ces températures présentent des inconvénients graves,



il n'est pas niable que, par contre, elles offrent d'agréables distractions. Le patinage et la construction des palais de glace, exercices généralement réservés aux Russes, sont de ce nombre. Cette année, nous n'avons rien eu à envier à nos amis d'Orient et le froid nous a permis toutes les variétés possibles de joies.

C'est ainsi qu'à Reims, une société de bienfaisance, « *Le Grand Bailla* » a construit une colonnade en glace qui n'avait pas moins de 4^m25 de hauteur sur 15 mètres de développement. En outre, on a érigé une sorte de fontaine arabe dont les blocs pesaient environ 6 tonnes. Or, cette fontaine reposait elle-même sur la glace d'un canal ; il est vrai que la croûte congelée comptait 45 centimètres d'épaisseur!...

Notre dessin représente la colonnade, ornée de la statue d'un dieu de la mythologie, telle que les Rémois l'ont élevée. Le gai soleil a passé sur cette œuvre d'art et goutte à goutte, les colonnes et le dieu, sont rentrés dans le néant.

LA STÉRILISATION A L'EAU SALÉE ET SON EMPLOI EN CHIRURGIE.

M. E. Tavel vient de faire connaître les excellents résultats qui auraient été obtenus par l'emploi de l'eau salée, substituée à l'eau stérilisée ordinaire, dans deux services de chirurgie, à Berne.

La solution employée est la solution physiologique, à 7 pour 1,000, portée à l'ébullition pendant une heure.

Les motifs divers qui ont fait adopter ce liquide sont les suivants : d'abord, on sait que les solutions salées ont un pouvoir antiseptique positif ; puis l'adjonction du sel à l'eau élève son point d'ébullition, ce qui a de l'importance pour la durée de l'ébullition en vue de la stérilisation ; en outre, l'eau salée dissout plus facilement le sublimé que l'eau ordinaire, ce qui permet un meilleur lavage des plaies et de la peau après les opérations, avantage dont les chirurgiens profitent également ; les mains de ces derniers sont aussi mises à l'abri des altérations qui résultent habituellement de l'emploi prolongé et réitéré des solutions antiseptiques. Enfin, tandis que l'eau irrite les tissus et nuit à leurs propriétés

physiologiques, si importantes pour la lutte contre les infiniment petits, on sait, par les travaux de Buchner, que l'eau salée, en diluant les sucs de l'organisme, ne leur enlève pas leurs propriétés bactéricides, et ne nuit en aucune façon à la faculté de résorption de certains organes, tels que le péri-toine.

Les expériences de M. Tavel auraient prouvé, d'autre part, qu'il suffit d'une ébullition de dix à quinze minutes pour que, dans l'eau salée, tous les germes soient tués. On sait que ce résultat ne peut être obtenu, pour l'eau ordinaire, que par une ébullition prolongée pendant une demi-heure ou même une heure.

Il n'y aurait que les instruments du chirurgien, d'après l'aveu de M. Tavel, qui se trouveraient assez mal de ce traitement.

LE TÉLÉGRAPHE EN CHINE.

La Chine, qui possède déjà 26,530 kilomètres de fils télégraphiques, en fait construire en ce moment encore 1,600 à l'ouest de Kansouh, allant vers la frontière nord-ouest de la Russie. Bientôt, grâce à un arrangement entre la Russie et le Céleste-Empire, il existera une communication entre Pékin et Paris.

CHALEUR DE LA LUNE ET DES ÉTOILES.

M. C. V. Boys a exposé récemment devant la Société Royale de Londres les résultats de ses recherches sur la chaleur de la Lune et des étoiles. Le radio-micromètre qu'il a construit à cet effet possède une grande supériorité sur toutes les piles thermo-électriques, pour la mise en évidence et la mesure des petites quantités de chaleur ; il vient de l'utiliser pour l'étude de la chaleur de la Lune et des étoiles ; il a construit pour cet usage un télescope (le miroir de verre argenté a 16 pouces d'ouverture, 67,8 pouces de foyer) disposé de telle sorte que quelle que soit la direction dans laquelle il est pointé, le foyer des rayons émanés d'une étoile se trouve toujours à la surface réceptrice du radio-micromètre. M. Boys a constaté que dans le cas de la Nouvelle Lune, la chaleur va en diminuant depuis le voisinage du bord convexe jusqu'au bord concave et que la partie sombre ne rayonne pas d'une quantité de chaleur sensible au radio-micromètre. Des résultats analogues ont été obtenus pour la Lune à son Premier-Quartier ; le maximum de chaleur se trouve sur le disque même de la Lune, et non sur le limbe. A la Pleine Lune, ce maximum est au centre, et le côté de la Lune qui a été exposé au Soleil, de 7 à 14 jours, n'est pas plus chaud que celui qui a été seulement exposé de 0 à 7 jours. M. Boys n'a observé aucune déviation de l'aiguille dans les nombreuses expériences qu'il a faites sur les planètes et les étoiles, et cependant, le radio-micromètre est sensible à la flamme d'une bougie placée à 2^m,80 de distance.

LE MONDE EN POCHE.

Si quelqu'un s'avisait de dire qu'il a trouvé le moyen de mettre en poche un globe terrestre d'un mètre de circonférence, on le traiterait certainement de hâbleur et chacun déclarerait son affirmation paradoxale.

Grâce à un ingénieux inventeur, cette utopie est devenue aujourd'hui une belle et bonne réalité. De patientes recherches l'ont conduit à un résultat qui, malgré les apparences, repose sur un principe d'une grande simplicité. Il a trouvé le moyen d'enfermer un globe terrestre d'un mètre de circonférence dans une petite boîte de la dimension d'un étui à cigares.

Pour donner à ce globe sa forme ronde, il suffit de le gonfler en soufflant dans le petit tube muni d'une soupape très ingénieuse dont chaque globe est pourvu.

Quand la sphère est gonflée, elle présente absolument l'aspect des globes terrestres en usage jusqu'à ce jour. Veut-on, après l'avoir étudiée, la mettre de côté ; on n'a qu'à la dégonfler et à la replacer dans sa boîte. Cette opération peut se renouveler indéfiniment.

Au point de vue géographique, cette nouvelle sphère que nous avons pu examiner chez le constructeur est d'une exactitude et d'une précision irréprochables. Elle est appelée à rendre à tous des services signalés et nous croyons que bientôt toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie en seront pourvues.

RECETTES

MOYEN D'EMPÊCHER LES MOUCHES D'INCOMMODER
LES ANIMAUX

Pour éloigner des animaux les mouches qui les incommo- dent pendant les grandes chaleurs, ce ne sont point les recettes qui manquent. On peut ou bien frictionner les bêtes — chevaux ou bœufs — avec une infusion de baies de genièvre, ou bien les laver avec une solution d'eau phéniquée. L'assa foetida dissoute dans l'eau vinaigrée, les décoctions de quassia amara ou de feuilles de noyer peuvent également être employées en badigeonnage. Chacun de ces remèdes est très efficace. On n'a donc, en l'espèce, que l'embarras du choix.

IMPERMÉABILITÉ DES SEMELLES

Un des grands inconvénients de la perméabilité des semelles, c'est, au moment du dégel ou simplement de la pluie, de nous exposer à prendre du rhume. Il suffit pourtant d'un petit artifice pour parer à cet inconvénient.

Procurez-vous du *verniss copal*, appliquez-le sur la semelle de votre chaussure, jusqu'à ce que les pores soit bouchés et que la surface devienne brillante comme de l'acajou poli. Outre que la semelle deviendra imperméable, elle acquerra, du fait de cette opération une longévité presque indéfinie.

P. B.

QUESTIONS, RÉPONSES ET COMMUNICATIONS

Un de nos abonnés demande :

1° Pourquoi le chien, après une longue course, a-t-il la langue pendante et paraît essoufflé ?

2° Pourquoi l'extrémité supérieure du museau du chien est-elle constamment froide ?

Qu'est devenu le cœur de Louis XVII ?

Le 21 prairial an III (9 juin 1795) quatre médecins faisaient à la prison du Temple l'autopsie d'un enfant décédé la veille. Le procès-verbal, signé Pelletan, Dumangin, Lassus et Jeanroy, contenait cette phrase :

..... « Nous avons trouvé dans un lit le corps d'un enfant... « que les commissaires nous ont dit être celui du défunt Louis « Capet et que deux d'entre nous (1) ont reconnu pour l'enfant « auquel ils donnaient des soins depuis quelques jours. »

Convaincu qu'il venait d'ouvrir le corps du fils de Louis XVI, le docteur Pelletan fut assez adroit pour en dérober le cœur à l'insu des assistants, l'emporta chez lui et le cacha soigneusement jusqu'à la Restauration.

Il plaça alors cette précieuse relique dans un vase de cristal sur lequel il fit graver une inscription commémorative et, après les grandes cérémonies de Saint-Denis, alla l'offrir à Mme la duchesse d'Angoulême.

La duchesse le refusa, disant n'être point assez sûre que ce fût le cœur de son frère... de même qu'elle avait refusé la mèche de cheveux coupée sur le front du mort par le commissaire Damons.

Surpris et blessé, le docteur Pelletan protesta contre ce refus dans un *Mémoire* en date du 30 novembre 1818. Il a été publié par la *Revue de la Révolution française* dans son numéro de septembre 1884. Nous en extrayons les passages suivants :

... « On ne craint pas de dire (pour expliquer ce refus) que « S. M. se prononce ouvertement pour exiger l'oubli des « malheurs dont nous avons été moins causes que victimes... « N'est-ce pas le comble de la malveillance et de la mauvaise « foi que d'étendre cette volonté bienfaisante de S. M. « jusqu'à l'oubli des devoirs les plus sacrés envers son illustre « et malheureux prédécesseur ?

« Tandis que les méchants calomnient ainsi les sentiments « de S. M., ils ne laissent pas de faire remarquer dans le public « qu'on néglige un précieux dépôt, qui constaterait seul la

(1) Pelletan et Dumangin.

« mort de Louis XVII et nous mettrait à l'abri des préten- « tions criminelles et absurdes du premier intrigant qui vou- « drait se faire reconnaître comme la jeune victime du « Temple. »

Le docteur Pelletan, persistant néanmoins à se croire possesseur d'une relique royale, la remit à l'archevêque de Paris qui la plaça dans sa chapelle.

Cette chapelle fut démolie au sac de l'archevêché. Le docteur Pelletan n'existait plus alors, mais il avait laissé un neveu, docteur aussi et portant le même nom, plus le titre de baron de Kinkelin et qui, comme beaucoup d'autres personnes, connaissait l'histoire du cœur et la place qu'il occupait. Grâce à son uniforme de garde national, il put, le lendemain, parcourir librement les décombres et retrouva, à la place précise, le cœur et les débris du vase brisé.

Il les réunit avec soin et s'étant procuré un nouveau vase de cristal sur lequel il fit placer l'inscription du premier, y déposa le cœur du dauphin.

Ignorant sans doute l'insuccès de son oncle, le baron de Kinkelin partit pour Holyrood où s'était réfugiée la famille royale, afin de remettre à la duchesse ce dépôt sacré.

La duchesse le refusa.

Force fut donc au docteur de le remporter et il n'en a plus été question depuis. M. de Kinkelin est mort à son tour et c'est peut-être, comme le buste de Houdon, chez un marchand de bric à brac qu'aura échoué cette triste épave.

Le cœur de Louis XVII a été abandonné par ses héritiers, comme son corps, au cimetière Sainte-Marguerite, sans monument, sans service funèbre, sans prières..... et pourtant de gros volumes, Chantelauze après Beauchesne, s'efforcent périodiquement d'apitoyer le public sur cette jeune victime de la Révolution.

Si le lecteur, justement surpris de cette indifférence, veut en pénétrer les causes, nous l'engageons fortement à lire la très curieuse et très intéressante *Histoire de Louis XVII*, d'après des documents inédits, officiels et privés, publiée récemment par M. Ed. le Normant des Varannes. Elle dévoile la vérité en l'appuyant sur des pièces absolument irréfutables; la preuve en est dans le silence gardé par les Naüdorff.

Un beau volume, grand in-8°, prix 7 fr. 50.

Orléans, Herluison, éditeur.

Paris, Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustins.


EDOUARD BURTON.

RÉSULTAT DU CINQUIÈME CONCOURS

Force nous est de constater avec regret que nos lecteurs ne sont pas, en général, grands amateurs de travaux manuels. Les jeux de l'esprit et les sports intellectuels paraissent être mieux dans leurs goûts. Pour notre compte nous sommes heureux de cette tendance qui nous assure un public lettré et appréciateur.

Aucun des envois qui nous sont parvenus n'a réuni les suffrages du jury et le prix du concours n'a pas été décerné. Néanmoins il a été accordé une mention aux personnes dont les noms suivent; cette mention donne droit à un superbe volume que nous expédierons aux ayants-droit.

MM. Albert Dupeyron, 61, Cours d'Albret, à Bordeaux; — M. Lalisce, à Hautmont (Nord); — M. Henri Stolz, à Nancy; — M. Ed. Fresson, à Marseille; — M. A. Langer, à Alger.

AECID-BH

BH000000102673